

Défense de la langue française



N° 233
juillet - août - septembre 2009

Des présidents

- 2 D'un président à l'autre.
Jean Dutourd,
de l'Académie française
- 3 Pour Jean.
Angelo Rinaldi,
de l'Académie française

Le français dans le monde

- 6 La Ronde francophone
des jeux.
Françoise Etoa
- 8 J'ai mal au Congo.
Déo Namujimbo
- 10 Brésil, Brésil !
Françoise de Oliveira
- 13 Les brèves.
Françoise Merle

Les langues de l'Europe

- 16 Ce joli mois de mai 2009.
Claire Goyer

Le français en France

Vocabulaire

- 19 L'Académie gardienne
de la langue.
- 20 Mots en péril.
Jean Tribouillard
- 21 Acceptions et mots
nouveaux.

- 22 Correspondants.

Pierre Delaveau

- 24 Clou.

Bernie de Tours

- 25 Vocabulaire.

Pierre Deloye

- 26 Un drôle de zig.

Bernard Moreau-Lastère

- 28 Gadget.

Roger Saquetoux

- 29 Faux hapax...

Jean-Pierre Colignon

- 31 Avoir du pain sur la planche.

Monique Brylinski

Style et grammaire

- 32 De l'herbe...

Denis Lemordant

- 34 La langue et l'usage.

Claude Gruaz

- 36 Un caméléon linguistique.

- 37 Toutes les greffes ne sont
pas bonnes.

Jean-Pierre Colignon

- 38 Petits rappels.

Jean Tribouillard

- 39 Le saviez-vous ?

Jean Tribouillard

Jean-Pierre Colignon

Jacques Pépin

Humeur / humour

- 43 L'aire du taon.

Jean Brua

- 44 Le français tel qu'on le parle.

Douglas Broomer

- 46 Aux portes du Tartare.

Bernard Leconte

- 47 Ils l'ont dit ou écrit.

Jean-Pierre Colignon

- 48 Petit conte sans compter.

Xavier Boissaye

Comprendre et agir

- 49 De la locution à la devise
nationale.

Marcienne Martin

- 52 *Les Vraies Difficultés*
de la langue française.

Anne-Marie Lathière

- 53 À vous de jouer.

Pierre Delaveau

- 54 Tableau d'horreurs.

Marceau Déchamps

- 55 Tableau d'honneur.

Marceau Déchamps

- 56 Mots croisés de Melchior.

Écrire, pour

- 57 Jean Raspail.

Nouvelles publications

- 60 *Nicole Vallée*

Claudie Beaujeu

Jacques Dhaussy

I à XVIII

Vie de l'association

Défense de la langue française
222, avenue de Versailles, 75016 Paris
Téléphone : 01 42 65 08 87
Courriel : dlf.contact@orange.fr
Site : www.langue-francaise.org

Directrice de la publication :
Guillemette Mouren-Verret
Paul Koch imprimeur
94130 Nogent-sur-Marne

Revue trimestrielle
Dépôt légal P-2009-3
Dépôt légal n°8
CPPAP n°0313 G 83143

D'un président à l'autre

Mon cher Angelo,

Aucun successeur ne pouvait m'être plus agréable que vous, d'abord parce que vous êtes brave et que les situations difficiles ne vous effraient pas, en second lieu parce que vous exercez le plus beau métier du monde, celui d'écrivain français.

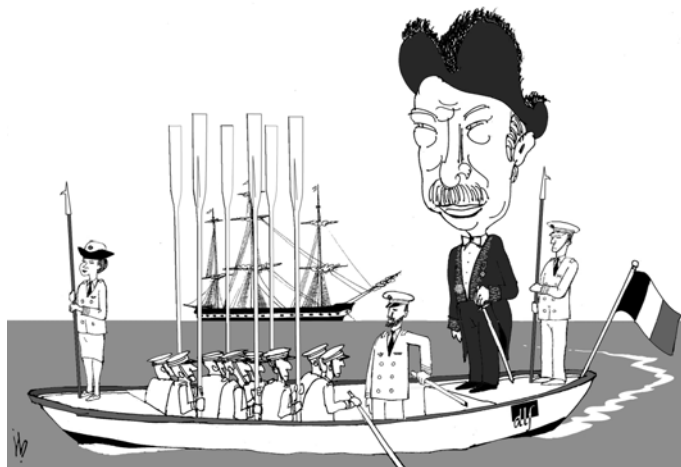
Vous savez comme moi que notre langue est un trésor et qu'aucun sacrifice en sa faveur ne sera assez fort.

Je vous reçois ici de la même façon que j'aurais reçu à l'Académie française quelqu'un que nous aurions coopté.

Certes, vous n'aurez pas la même manière que moi de présider DLF, mais je sais que le plus grand dessein sera très vite le vôtre, avec vos propres moyens.

Jean Dutourd

de l'Académie française



Pour Jean

Qu'il soit clair que l'on ne remplace pas Jean Dutourd, mais que l'on essaiera, entouré d'un conseil de sages et de militants à la valeur éprouvée, de mériter sa confiance. Et cela m'est une occasion d'avouer en public que je fus longtemps pour lui un lecteur qui l'affrontait debout, comme sur un ring. J'entends par là que si j'ai lu comme tout le monde, assis sur une chaise ou couché sur mon lit, ses romans ou essais, de ses articles, en revanche, j'ai toujours profité grâce à l'obligeance de la femme-tronc du kiosque à journaux. Je ne voyais pas pourquoi je me forcerais à acheter une gazette et un périodique qui n'étaient pas de mes opinions au motif que s'y trouvait un seul article de nature à m'intéresser. Celui de Jean, qu'il me pardonne... Un acheteur de plus ou de moins n'aurait pas beaucoup changé le tirage que directeurs et patrons se chargeaient eux-mêmes en général de réduire. Ne fût-ce qu'en renonçant à la collaboration d'un écrivain qui détonnait.

Ainsi, pendant des années, Jean Dutourd m'a-t-il épargné de chercher au théâtre un talent qu'il n'y trouvait pas. D'instinct, je sentais qu'il avait raison. Et je revois encore, dans *France-Soir*, sa chronique ornée de sa photo où il tire sur sa pipe d'enquêteur, avant de livrer le détail de ses investigations.

Avec Jean Dutourd qui, sous couleur d'analyser une pièce, parlait de tout, y compris des problèmes de l'heure et des questions intemporelles, on était sûr de se placer à contre-courant de l'opinion du moment et parfois, gogo parmi d'autres, on en était agacé jusqu'à ce que, la réflexion et l'expérience aidant, on s'avisât qu'il avait eu, une fois encore, raison. Rivarol, qu'il aime tant et dont il a le tour de main dans la maxime, ne disait-il pas qu'un homme lucide vingt-quatre heures avant le public passe pour un sot durant ce même temps ? Si un sot pouvait avoir autant d'esprit que Jean Dutourd...

D'un auteur que l'on admire – devrais-je dire que l'on prise, en

hommage au tabac de la bouffarde ? –, on devine vite les obsessions. J'avais remarqué que Jean Dutourd saisissait tous les prétextes pour se moquer du jargon en vogue, souvent emprunté à des sciences hermétiques sans lien avec la littérature, voire le sens commun, mais ça faisait plus riche... Terrifiantes années 1970 et 1980, lorsque, au comble de l'ère glaciaire introduite par l'Université dans la presse, on n'osait plus avouer que l'on appréciait un roman écrit en français – un roman tout court.

Mais Jean Dutourd s'obstinait en homme qui a très tôt connu la Résistance et qui connaît trop bien la littérature anglaise – que l'on se reporte à ses pages sur Trollope et sur Wilde – pour supporter des américanimes qui sont le déguisement d'une misère de pensée. Puisque le nom de Wilde, dont *L'Osservatore Romano* chantait l'autre jour les louanges – car tout arrive –, est venu sous ma plume, je dirai que l'Anglais scandaleux a ceci de commun avec le Français d'une vivacité voltairienne, qu'ils passent tous les deux pour cultiver le paradoxe. Habile façon de ne pas tenir compte de leurs arguments. En réalité, leur génie ne tient qu'au bon sens exercé à toute heure. Par exemple, comment se dérober quand Wilde observe : « *La jeunesse n'a plus aucun respect pour les cheveux teints.* » ? Tel l'éléphant de Vialatte – ce Vialatte qu'il fut le premier à soutenir –, Jean Dutourd est irréfutable.

Puisque nous sommes entre nous, divulguons ce que nous avons cru comprendre du secret de Dutourd : comme toutes les époques se trompent sur elles-mêmes, il lui a suffi de prendre la sienne à rebrousse-poil pour distinguer une vérité à jamais inséparable de la primauté de la langue française.

Nous promettons de le suivre en cette voie à la mesure de nos moyens, au cri de « *No pasarán !* » [« Ils ne passeront pas ! »], emprunté à l'étranger, et c'est le cri des révolutionnaires espagnols qui à la longue l'ont emporté.

La victoire n'est qu'une affaire de dates.

Angelo Rinaldi
de l'Académie française

Le

français

dans le

monde

La Ronde francophone des jeux

Fondé en 2005, afin de créer des bibliothèques-ludothèques dans les pays intéressés par la langue française, le Cercle des enfants a participé



Pascal Esnol et l'un de ses jeux.

cette année à La Ronde francophone des jeux. Grâce à la société Megableu (voir *DLF*, n° 229, p. 12), créatrice du jeu éducatif Vocabulon, cette opération a pu se développer à l'intention de trois pays d'Afrique : Cameroun, Guinée équatoriale et Mali.

Le 12 mai, au siège de l'Organisation internationale de la Francophonie, c'est dans la salle Senghor, l'un des pères fondateurs de la Francophonie, qu'a eu lieu le premier anniversaire de la Ronde francophone des jeux.

De nombreuses personnalités avaient tenu à honorer de leur présence cette cérémonie*, parmi lesquelles on pouvait reconnaître les ambassadeurs des trois pays choisis, ainsi que l'ambassadeur de la République démocratique du Congo et le représentant de l'ambassade du Sénégal, le sénateur Michel Guerry, représentant les Français établis hors de France, les directeurs de la Francophonie, un représentant de la Marine nationale, le capitaine de vaisseau Jean-François Pelliard. À cette occasion a été rappelée l'opération de solidarité menée par les jeunes élèves de France, qui ont offert 1 300 jeux éducatifs, choisis parmi leurs propres jeux. Grâce au parrainage du ministère de l'Éducation nationale et au bon vouloir des directeurs et des enseignants, et grâce à la parfaite organisation mise en place par Pascal Esnol, directeur-fondateur de Megableu, ces jeux ont été collectés dans les écoles. À ceux-ci sont venus s'ajouter 10 000 jeux Vocabulon donnés par Megableu.

M^{me} Thérèse Abessolo, maire de Mvengué au Cameroun, a pris en charge les frais du transport ; elle recevra, cet été, 1 000 jeux pour ses écoles rurales. D'autres maires sollicités vont peut-être accepter à leur tour de se charger de l'acheminement.

--- La première dame du Mali, M^{me} Lobbo Traoré-Touré, reviendra au mois d'août d'un séjour en France avec 3 000 jeux, dont les premiers bénéficiaires seront les orphelins maliens de la Fondation des enfants du Mali.

La Guinée équatoriale prépare le transport de ses 3 000 jeux. Ils seront déposés à la Maison de la Francophonie, qui a ouvert ses portes le 20 mars 2009, et dans de nombreuses écoles de village.

Grâce à cette opération, des milliers de jeunes Africains pourront, en s'amusant, accéder à la langue française, outil primordial non seulement pour l'unité nationale mais encore pour tisser des liens avec les autres pays francophones.

Françoise Etoa

* Voir le reportage vidéo sur le site www.youtube.com/watch?v=rgka7IKZ7ZI



Le capitaine de vaisseau Jean-François Pelliard, le représentant de l'ambassade du Sénégal, le chanteur Meïway, Pascal Esnol, Piérina Rauséo, journaliste, Françoise Etoa, présidente du Cercle des enfants, le comédien Pierre Forest, Guillemette Mouren-Verret, secrétaire générale de DLF, Jean Buesso Samba, chargé d'affaires de la RDC, l'ambassadeur de Guinée équatoriale Frederico Edjoo, le sénateur Michel Guerry, son conseiller Gérard Bailly, et Daniel Drevet, ancien directeur de la Coopération française en Guinée équatoriale.

J'ai mal au Congo



Suite de l'article paru dans le numéro 232.

Sur la photo accompagnant cet article figuraient aussi les représentants de l'Organisation internationale de la Francophonie, de la Fondation Alliance française et de Reporters sans frontières.

Ci-contre, le sénateur André Ferrand et Déo Namujimbo.

De fil en aiguille, j'étais devenu incontournable dans mon domaine choisi [...], tellement incontournable que je suis depuis 1988 champion du Zaïre de mots croisés et de Scrabble et depuis juin 1990 champion de mon pays d'orthographe de langue française. De là me vint l'idée d'écrire, non seulement pour me faire lire à mon tour mais aussi faire découvrir au monde entier les réalités de mon pays. [...] Pour ma part, avec heureusement bien d'autres

Congolais, j'ai choisi d'enseigner la langue française à mes enfants, langue que nous parlons le plus possible à la maison, sans toutefois les empêcher de parler le swahili et les autres langues locales, sans lesquelles ils seraient complètement déphasés dans leur vie de tous les jours. [...]

Il faut reconnaître que la langue française se meurt en République démocratique du Congo. Non qu'elle n'est pas aimée, au contraire. Je ne peux m'empêcher

d'examiner les causes qui ont de près ou de loin entraîné ce triste état de faits. [...] Tout d'abord, aucun effort n'est fourni par nos dirigeants, contrairement au temps de ma jeunesse, pour favoriser la pratique de la langue dans les écoles. Pas de bibliothèques dans les écoles, pas de bons films français à la télévision, aucune maison d'édition dans tout un pays dont la superficie égale quatre fois celle de la France. [...]

Ma famille et moi-même ne cessons de recevoir des menaces de mort depuis l'assassinat en novembre dernier de mon jeune frère Didace Namujimbo, journaliste à la radio de la Mission des Nations unies au Congo, abattu en pleine rue en revenant de son travail. Aux dernières nouvelles, depuis que je suis en France, ma femme et des amis me disent que les personnes arrêtées dans le cadre de cette enquête ne cachent pas leur ambition de me faire la peau ainsi qu'à mes enfants, convaincus que le petit frère Didace m'aurait fait des confidences avant sa mort. [...] Ne reste donc, et c'est par là que je vais finir, que les Français qui aiment réellement leur langue. Vous seuls, mesdames et messieurs,

pouvez encore aider la langue de Voltaire, de Molière et de Déo à émerger et à se maintenir la tête hors de l'eau en République démocratique du Congo. La bien nommée association Défense de la langue française a fait le premier pas en organisant le concours La Plume d'or, même si jusqu'à présent très peu de mes compatriotes y ont accès du fait de la non-médiatisation et de l'éloignement de l'immense majorité de la population de l'unique Alliance française de la province, située dans le chef-lieu, Bukavu. Il suffirait de multiplier ce genre de concours, de doter les écoles, collèges et universités de livres français, ou encore d'organiser des voyages d'échanges au cours desquels les jeunes Congolais méritants viendraient en France, et je vous fiche mon billet qu'en très peu de temps votre – pardon : notre – belle langue se relèverait certainement [...] de la mortelle léthargie dans laquelle elle s'enlise inexorablement depuis plusieurs décennies déjà. [...] Encore merci, et que vive la langue française !

Déo Namujimbo

Brésil, Brésil !

C'est le Brésil qui a remporté notre Plume d'or 2009 ! La concurrence était forte, car chaque année depuis l'an 2000 les Alliances françaises participent au concours en nombre grandissant. Que Grégoire Boucher en soit remercié !

Vous êtes tous persuadés – vous nous le dites souvent – que l'Alliance française est le meilleur défenseur et illustrateur de notre langue dans le monde entier. C'est, en effet, un réseau unique : chaque Alliance, importante ou minuscule, riche ou pauvre, regroupe les bonnes volontés et les talents de Français exilés et d'étrangers, tous unis par le désir d'enseigner le français. Et DLF a souhaité soutenir et fédérer tous ces efforts par un concours commun : ainsi, le même jour, à Bombay, à Erevan, à Pitești et à Caixas do Sul, on planche sur la place d'un pronom personnel complément ou le futur, si difficile à imaginer, d'un verbe français.

L'idée de venir passer une semaine à Paris en fait rêver plus d'un. Et ce n'est pas une scène de comédie musicale, lorsqu'à Roissy descend de l'avion d'Air France, cette généreuse compagnie, notre lauréat, ému, inquiet, et heureux. Le rêve est devenu réalité. Et nous, nous découvrons un être humain qui parle français mieux que nous et qui est la preuve incarnée que nous avons bien défendu et illustré notre langue et notre culture. L'année prochaine, nous accueillerons donc Gisele Basso, journaliste brésilienne de trente-deux ans, notre lauréate.

Notre profonde gratitude au sénateur André Ferrand, notre grand mécène.

Françoise de Oliveira

Lauréats de la Plume d'or 2009

1 ^{re}	Gisele Basso	Caixas do Sul	Brésil
2 ^e	Elisabeth Razaiharinoro	Ambatondrazaka	Madagascar
3 ^{es}	Elena-Carmen Chirasnel	Ploiesti	Roumanie
	Sammy Perez Jarvis	La Havane	Cuba

5 ^{es}	Aura-Elena Bocu Martin Granowitz Sahondra Rabakomalala Weber Toutoute	Pitesti San Diego Ambatondrazaka Les Cayes	Roumanie États-Unis Madagascar Haïti
9 ^{es}	Fionnghuala De Barra Alena Konina	Dublin Saint-Pétersbourg	Irlande Russie
11 ^{es}	Adila Alfred Louise Cunningham Cristina Fediuc Linda Framattei Satyajit Pradhan Alice-Elena Raduta Moreno Stambazzi Dora Tamas Dorina Timbur	Madras Dublin Constanta Forli Bombay Ploiesti Forli Pecs Nisporeni Ploiesti	Inde Irlande Roumanie Italie Inde Roumanie Italie Hongrie Moldavie Roumanie
20 ^{es}	Stefania Miglan Larissa Porsina	Catherinebourg Santos	Russie Brésil
22 ^{es}	Tatiana Guimaraes Catherine Partina Neli Vasileva	Rostov-sur-le-Don Bourgas Kikwit	Russie Bulgarie RD du Congo
25 ^{es}	Raymond Kazwala Elena-Alexandra Nitu	Pitesti	Roumanie
27 ^{es}	Ando Andriantsarafara Federica Angeloni Seynabou Cissé Tsvetanka Gueorguieva Byron Josué Haz Franco Samira Khatiwada Dmitri Komanov Desislava Momtcheva Alexis Nnamdi Gilbert	Fianarantsoa Carrara-Avenza Kaolack Blagoevgrad Guayaquil Katmandou Catherinebourg Bourgas Owerri	Madagascar Italie Sénégal Bulgarie Équateur Népal Russie Bulgarie Nigéria
36 ^{es}	Annalisa Apollonio Denisa Kokosinska Francele Theodo Assumcao	Lecce Ostrava Vicosa	Italie République tchèque Brésil
39 ^{es}	Mercedès Natividad Chaveco Cabrera Kenny Chundu Frederica Ventola	La Havane Lusaka Lecce	Cuba Zambie Italie
42 ^{es}	Yoshiaki Amano Cillié Burger Shawan De Nicole Faye Ndombour	Kingston Prétoira Calcutta Kaolack	Saint-Vincent-et-les-Grenadines Afrique du Sud Inde Sénégal
46 ^{es}	Mariana Alvarez Elena Ambalova Emanuel Carlos De Ajaujo Fabrizzo Macagnan Laura Morelli Luiza Onitescu	Bragado Rostov-sur-le-Don Brasilia Caixas do Sul Forli Pitesti	Argentine Russie Brésil Brésil Italie Roumanie
52 ^{es}	Carine Chan Mane Ani Chepakova	Mandritsara Bourgas	Madagascar Bulgarie

52 ^{es}	Maria-Teresa Topete	San Diego	États-Unis
55 ^{es}	Alina Croitoru	Nisporeni	Moldavie
	Douaa El Hami	El Jadida	Maroc
	Ionica-Alina Tudose	Pitesti	Roumanie
	Florentina-Daniela Vancea	Craiova	Roumanie
59 ^{es}	Maristela Deves	Caixas do Sul	Brésil
	Alaine Fatal	Les Cayes	Haïti
	Judy Hubert-Ta	Tamatave	Madagascar
	Paulina Katcheva	Blagoevgrad	Bulgarie
	Geilan Omer	Constanta	Roumanie
	Harry Plompen	Bergen	Pays-Bas
65 ^{es}	Edouard-Prisca Anjarasoamamihaja	Mandritsara	Madagascar
	Pankaj Khandelwal	Jaïpour	Inde
	Guillermina Lopez	Bahia Blanca	Argentine
	Angelina Njavavy	Tamatave	Madagascar
	Falimanana Rafanomezantsoa	Tananarive	Madagascar
	Hassane Saad	Kaolack	Sénégal
	Uaima Verdecia Garcia	La Havane	Cuba
72 ^{es}	Laila Bavy	Antsohihy	Madagascar
	Alida Bocchi	Plaisance	Italie
	Madalina Hustiu	Brasov	Roumanie
	Irina Pavlova	Saint-Pétersbourg	Russie
	Bettiana Celia Ullua	Coronel Suarez	Argentine
	Nehal Upadhyay	Bombay	Inde
78 ^{es}	Ana Lilia Ceja	Morelia	Mexique
	Mandabi Guha	Calcutta	Inde
	Sara Mernissi	El Jadida	Maroc
	André Minumbi Zikamabahari	Kampala	Ouganda
82 ^{es}	Paul Buyondo	Kampala	Ouganda
	Marcelo de Souza Monteiro de Barros	Belo Horizonte	Brésil
	Alexandra Douldiva	Tiraspol	Moldavie
	Martina Knapova	Ostrava	République tchèque
	Irina Kovacevic	Toronto	Canada
	Leandro Lavres da Costa	Sao Tomé	Sao Tomé-et-Principe
	Analia Adriana Litre	Coronel Suarez	Argentine
	Roberta Paiva	Belo Horizonte	Brésil
90 ^{es}	Maria Flora Martin Jorge	Malaga	Espagne
	Suupe Nsibirwa	Kampala	Ouganda
	Caid Menezes Tavares	Salvador de Bahia	Brésil
93 ^{es}	Riana Evah Randriamahefasroa	Tamatave	Madagascar
	Chhandashree Roy Choudhury	Calcutta	Inde
	Christiana Todorova	Varna	Bulgarie
96 ^{es}	Shivangi Moolchandani	Jaïpur	Inde
	Andrianina Miora Ramiakajatovo	Tananarive	Madagascar
	Marjorie Robotham	Kingston	Jamaïque
99 ^{es}	Martha Benites	Guayaquil	Équateur
	Jamoun Jaguerre	Les Cayes	Haïti

Les brèves

de la Francophonie — de chez nous — et d'ailleurs

—
M. Yvon Fontaine, recteur de l'université de Moncton, (Canada), a été élu président de l'AUF*, lors de la 15^e assemblée générale de l'Agence (18 mai).

—
Un certain nombre de panneaux et documents sont à nouveau marqués « Aéroports de Lyon » (voir DLF, n° 232, p. 59), mais en consultant les différents sites de la société on relève de nombreuses marques et dénominations anglophones, y compris « Lyon Airports ».

—
Le Vanouatou - où le français est, comme l'anglais, langue officielle et d'enseignement - dispose enfin d'un atlas en français. Cet ouvrage, d'un haut niveau scientifique, présente tous les aspects naturels et humains de l'archipel en 90 cartes et 234 photographies accompagnées de textes de spécialistes (et d'un index de 8 402 toponymes) : Atlas du Vanouatou (Vanuatu), de Patricia Siméoni (Éditions Géo-Consulte, 2009. 392 p., 30,50€). Sur commande : <http://geo-consulte.com>

—
Un démographe de l'université Laval à Québec, Richard Marcoux, prévoit que le poids démographique des francophones dans le monde augmentera fortement. Estimé actuellement à 175 millions, le nombre de locuteurs francophones pourrait atteindre près de 700 millions en 2050.

—
Suisse : Le gouvernement jurassien a mis en consultation un projet de loi concernant l'usage de la langue française, comportant 17 articles. Une analyse en sera faite pour DLF lorsque ce texte législatif aura été approuvé par le Parlement de la République et Canton du Jura.

—
Espagne : Les 18 et 19 septembre, l'Institut français de Madrid et le service de coopération et d'action culturelle de l'ambassade de France ont organisé les premières Journées du français langue étrangère à Madrid, pour réunir les éditeurs espagnols et français, ainsi que tous les professeurs de français des sections bilingues.

—
L'action pour renforcer le français dans les institutions européennes s'élargit à l'Arménie, à la Croatie et à la Slovaquie avec la signature de trois nouveaux mémorandums, portant à dix-sept le nombre total des accords conclus dans le cadre du programme-Europe de l'OIF*.

—
États-Unis : Pour sa 7^e Semaine du français (4 au 10 novembre), l'AATF demande aux francophones et francophiles de démontrer toutes les raisons d'apprendre le français, en choisissant un thème par jour, de la cuisine à la musique et à la danse, en passant par les sciences, la technique et les métiers, le cinéma, l'art et l'artisanat...*

—
Liban : C'est à Beyrouth, ville consacrée par l'Unesco « Capitale mondiale du livre » en 2009, qu'aura lieu, le 24 octobre, la remise du 8^e Prix des cinq continents de la Francophonie. Organisé à Beyrouth, du 4 au 7 décembre, par la FIPF et*

*l'ALEF**, le 2^e Congrès régional de la Commission du monde arabe (CMA) aura pour thème « Le livre en français : production et portée ».

La CMA regroupe les associations des enseignants de français d'Égypte, du Liban, du Maroc, de Mauritanie et de Tunisie.

Renseignements :

www.congrescma.org/

—
L'université Sorbonne Nouvelle Paris III organise, en partenariat avec le ministère de la Culture, l'Union latine et le Groupe Afnor, un colloque international sur l'évaluation des politiques linguistiques, le 23 octobre, à l'ENS* Ulm.
Renseignements :
www.dgflff.culture.gouv.fr/actualites.htm

—
Inde :
Pour répondre à la demande croissante d'apprentissage du français dans une ville en pleine expansion économique, une annexe de l'Alliance française vient d'ouvrir dans la ville royale de Mysore, à l'université de Mahajana. L'inauguration par l'ambassadeur de France aura lieu à la fin de l'année.

—
M. Abdou Diouf, secrétaire général de l'OIF*, a nommé le conseiller fédéral suisse

Pascal Couchepin, ancien président de la Confédération helvétique, Grand Témoin de la Francophonie pour les Jeux olympiques et paralympiques d'hiver qui auront lieu à Vancouver et à Whistler, du 12 au 28 février et du 12 au 21 mars 2010. Grand Témoin des Jeux de Pékin en 2008, Jean-Pierre Raffarin a, dans son rapport, formulé vingt-trois recommandations pour le renforcement de la langue française dans le mouvement olympique.

—
L'association DEFY* a expédié en Roumanie (Brasov et Galati) 250 livres offerts par M. Raymond Besson.

DEFY
14, rue du Coteau,
28230 Épernon
tél. : 02 37 83 59 39
site : www.defy78.fr/index.php

—
Nouvelle-Calédonie :
L'Alliance Champlain a remis – pour la quinzième fois – cinquante livres québécois à la bibliothèque Bernheim de Nouméa.
Alliance Champlain
1, rue de Salonique, BP 8133,
98807 Nouméa cedex
courriel : champlain@lagoon.nc
tél. : 687 95 11 47 et 687 81 02 07.

—
Cambodge :
Le Centre culturel français de Phnom Penh accueille plus de

6 000 étudiants chaque année. Il existe également des classes bilingues franco-khmères ainsi que des filières universitaires francophones comme le droit, l'économie ou l'archéologie. Selon l'AUF, quelque 100 000 étudiants apprennent le français dans l'espoir d'accéder à ces études d'excellence.*

(*le petitjournal.com.*)

—
La 25^e Conférence ministérielle de la Francophonie se tiendra à Paris le 8 et le 9 décembre. Elle réunira les ministres francophones des Affaires étrangères et de la Francophonie.

Françoise Merle

*AATF
American Association of Teachers of French (Association américaine des professeurs de français)

*ALEF
Association libanaise des enseignants de français

*AUF
Agence universitaire de la Francophonie

*DEFY
Développement de l'entraide francophone yvelinoise

*ENS
École normale supérieure

*FIPF
Fédération internationale des professeurs de français

*OIF
Organisation internationale de la Francophonie

Les

langues

de

l'Europe

Ce joli mois de mai 2009



Parlement européen (mai 2009)

À la veille de la fête de l'Europe – le 9 mai – et jusqu'aux élections européennes du 7 juin, les familiers et visiteurs du quartier européen à Bruxelles ont pu constater, pour la première fois, un affichage multilingue sur les murs des bâtiments des institutions européennes. Devant le Parlement européen, place

du Luxembourg, c'est en quatre langues que l'appel aux électeurs était affiché : à côté de l'anglais, le français, le néerlandais et l'allemand, troisième langue du royaume de Belgique et langue maternelle de près de 100 millions d'Européens. L'affichage multilingue que nous réclamions, à l'instar d'organisations syndicales de la fonction publique européenne, devenait une réalité sous la pression de l'actualité : les élections.

Le choix des langues, le français et le néerlandais – langues officielles de



Commission européenne (mai 2009)

Bruxelles-capitale, ville-siège des institutions – ainsi que l’allemand – troisième langue du pays d’accueil –, témoigne d’une recherche de critères objectifs transparents,



Comité des Régions (mai 2009)

difficiles à mettre en cause par les États membres. Pari réussi, mais aussi de courte visée. On aurait souhaité qu’il fût le point de départ d’une vraie politique d’affichage multilingue, plus fidèle à la symbolique que représente la devise : « Unie dans la diversité » pour 490 millions de citoyens.

Au lendemain du 7 juin, retour au statu quo ante : l’affichage unilingue-anglais (pour la campagne sur le changement climatique) reprenait ses droits. « *Green Week : Climate change: act and adapt.** »



Néanmoins, le mois de mai 2009 fera date, car si les obstacles à l’affichage multilingue invoqués jusqu’ici (manque d’espace et de critères objectifs) ont pu être surmontés gageons qu’ils pourront l’être de nouveau.

Claire Goyer

Délégation de Bruxelles-Europe

* « Semaine verte. Le changement climatique : agir et s’adapter. »

Le

français

en

France

L'Académie

gardienne de la langue*

POLICLINIQUE n. f. XIX^e siècle.
Composé de *poli-*, tiré du grec *polis*,
« cité », et de *clinique*.

Établissement, dépendant d'une
commune, où l'on donne des soins
aux malades sans les hospitaliser (on
dit aussi **DISPENSARE MUNICIPAL**).
Désigne parfois un lieu où l'on
enseigne la médecine.

Ne doit pas être confondu avec
polyclinique.

POLYCLINIQUE n. f. XIX^e siècle.
Composé de *poly-* et de *clinique*.

Établissement où sont hospitalisés
des malades dont les troubles
relèvent de diverses spécialités.

Ne doit pas être confondu avec
policlinique.

* Extraits du fascicule PLÉBISCITAIRE à POMMETTE (23 juin 2009) de la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*. Les fascicules sont publiés par le *Journal officiel*, au fur et à mesure de l'avancement des travaux de l'Académie, et sur l'internet : www.journal-officiel.gouv.fr/dae.html

Une revue en trop ?

Pensez à la déposer au bureau, chez le médecin,
le coiffeur, un commerçant...

Mots en péril

HÂBLER v. : Parler avec vantardise, exagération. De l'espagnol *hablar*, « parler ».
« *Au talent de hâbler, il joint l'effronterie.* » (Th. Corneille.)

HÂBLERIE n. f. Langage de celui qui hâble.
« *Sa hâblerie plutôt que sa science lui avait acquis quelque réputation à faire des cures de certaines maladies.* » (Furetière.)

HARICOTER v. : **1.** Faire des affaires minimes. Viendrait de l'ancien français *harigoter*, « mettre en pièces ».
2. « *En Normandie, se dit d'un cultivateur qui laboure avec des haridelles et n'avance point dans son travail. D'où haricotier, pauvre homme qui n'arrive point à faire ses affaires, qui tire le diable par la queue.* » (Delboulle.)

HÉBÉTER v. : Rendre obtus, émousser, en parlant de l'esprit, des sens, par comparaison à un tranchant qu'on émousse.
« *La fade galanterie n'a point hébété ta raison.* » (Rousseau.)

S'HÉBÉTER v. réfl. : Devenir insensible.
« *Le remède est de s'hébéter, de ne point penser.* » (M^{me} de Sévigné.)

HISTORIER v. : **1.** Raconter en détail.
« *...sans historier le tout par le menu.* » (Régnier.)
2. Enjoliver d'ornements (avec ou sans personnages).
« *Historier un lambris trop nu.* » (Littré.)

HOUSPILLER v. : Brutaliser quelqu'un en le secouant, en le tirillant.
« *Demandez à Darget comme il fut un jour repoussé et houspillé.* » (Voltaire.)

SE HOUSPILLER v. réfl. : Se quereller brutalement.
« *Ils sont continuellement à se houspiller dans leurs écrits.* » (Académie.)

Jean Tribouillard

Acceptions et mots nouveaux*

DÉDOUBLONNAGE (pour : *merge and purge, merge purge*) : Opération visant à supprimer dans un même fichier des adresses redondantes ou doublons d'un même destinataire.

Note : Lorsque le dédoublement est réalisé sur deux fichiers d'adresses regroupés, on utilise le terme **déduplication**.

ENTREPRISE DE PUBLIPOSTAGE (pour *letter shop, lettershop*) : Prestataire de services qui assure, en amont de la distribution postale, la conception, la réalisation, l'adressage et le routage de messages publicitaires, ainsi que la gestion des réponses.

Note : Dans le langage professionnel, on trouve le terme **ensemblier**.

ENVOI EN NOMBRE (pour *bulk mail*) : Envoi postal effectué en de multiples exemplaires par un même expéditeur, qui peut ainsi bénéficier de conditions commerciales avantageuses consenties par les prestataires de services postaux ; par extension, le courrier ainsi expédié.

FICHER D'ADRESSES (pour *mailing list*) : Fichier comprenant les noms et

adresses de destinataires de publipostage, qui peut être loué par des émetteurs de courrier ou faire l'objet d'un échange.

MESSAGERIE (pour *parcel delivery*) : Service d'acheminement, de distribution et de livraison de lettres, de documents et de colis, en dehors des tournées régulières. Note : Selon les délais de distribution, la messagerie est dite « express » ou « rapide ».

PARTAGE DE PRESTATIONS (pour *worksharing*) : Répartition entre plusieurs prestataires de services de tout ou partie des activités postales, à l'exception de la distribution.

PUBLIPOSTAGE GROUPÉ Synonyme : **MULTIPOSTAGE** (pour *bus mailing*) : Regroupement d'offres de produits ou de services par différents annonceurs.

SUIVI (pour *track and trace, tracking and tracing*) : Vérification de l'acheminement des objets postaux, qui s'appuie sur leur identification à partir de méthodes numériques.

Note : On trouve aussi, dans le langage professionnel, le terme **traçage**.

* Extraits de « Vocabulaire des activités postales », publiés au *Journal officiel* le 22 avril 2009. Signalons aussi, publiés ce jour-là : « Vocabulaire général » et « Vocabulaire des transports », et, publiés le 12 avril, « Vocabulaire de l'environnement », le 19 mai, « Vocabulaire de l'économie et des finances ». Tous les termes publiés au *Journal officiel* par la Commission générale de terminologie figurent sur le site *FranceTerme* : <http://franceterme.culture.fr/FranceTerme/>

Correspondants

Les observations relatives à *membre** ne doivent pas faire oublier un autre terme utilisé dans les compagnies savantes, celui de **correspondant**. Consultons particulièrement le *Dictionnaire* de l'Académie française. Emprunté au latin médiéval *correspondens*, participe présent de *correspondere*, l'adjectif substantivé signifia d'abord « qui correspond à quelque chose, qui est en relation de conformité, d'harmonie, de symétrie, d'analogie avec quelque chose ». Puis apparut un sens restreint pour une personne avec qui on communique, de qui on reçoit des communications : *Descartes avait des correspondants dans les milieux scientifiques de toute l'Europe*. C'est une personne choisie par une société savante pour collaborer à ses travaux, sans compter toutefois parmi ses membres titulaires. De la sorte, il est curieux de souder *membre* et *correspondant* comme on le fait parfois.

On utilise abondamment **correspondant** pour un professionnel chargé, depuis un lieu où il se trouve habituellement ou qu'il gagne, de fournir des informations de première main à un organe

médiatique. Et un **honorable correspondant** est généralement chargé de fournir des renseignements de nature plutôt confidentielle...

Bien différents sont les emplois du mot pour désigner la personne que l'on souhaite joindre en particulier au téléphone : « Veuillez patienter, nous recherchons votre correspondant... en attendant, veuillez écouter les quatre saisons... veuillez pat... »



correspondant » – formule souvent agaçante lors de vaines attentes ! On pense encore à la personne chargée de veiller sur un élève interne le jour de sortie : « Il passe le dimanche chez son correspondant », ou encore à un étudiant étranger avec qui on échange des lettres et organise des séjours communs en vue de faire progresser la connaissance d'une langue.

Avant l'intervention forcenée de l'informatique avec les services de la toile, la correspondance par lettres était source de données qui faisaient le miel des historiens, biographes et romanciers. Quelle moisson dans les lettres de la Marquise et la correspondance d'un Voltaire avec le roi de Prusse ! Hélas, les SMS et autres modes de liaisons rapides ne risquent-ils pas de faire disparaître des témoignages qui seraient si utiles pour connaître les traits réels de la vie ?

Pierre Delaveau

* Voir l'article du Pr Delaveau : « Membres et remembrement », dans le numéro 232 (p. 24 à 27).

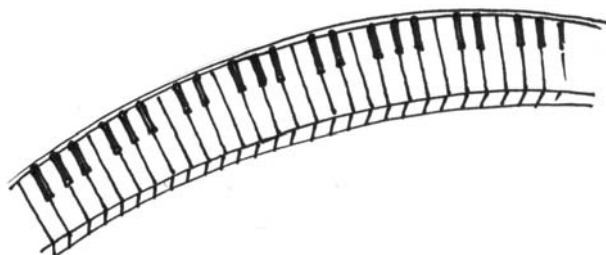
La date d'échéance de votre abonnement est inscrite sur l'enveloppe de routage de votre revue.

**Vérifiez-la, avant de jeter cette enveloppe.
C'est à cette date que vous aurez à cœur,
nous l'espérons, de renouveler votre
adhésion et votre abonnement.**

Clou

Il s'agit de cette petite tige de métal terminée par une pointe à un bout et une tête à l'autre, qui sert à fixer, attacher ou pendre quelque chose, et, par extension, à fermer.

L'origine est le grec *kleis*, nom de tout ce qui sert à fermer : verrou, crochet, agrafe, dont sont dérivés les mots latins *claudo*, « fermer », *clavis*, « clef » et *clavus*, « clou », les mots français **clavier**, **clavecin**,



clavicule, **cheville**, **clause**, **cloison**, **conclure**, **écluse** ; les mots anglais *sluice*, « écluse », *close*, « clôture, enclos », *closet*, « cabinet », *cloister*, « cloître » ; les mots allemands *Klause*, « cellule », *Schloß*, « serrure », *Schlüssel*, « clef » ; les mots espagnols *llave*, « clef », *clavo*, « clou », *esclusa*, « écluse ».

Mais également, disent certains philologues, qui remontent à la nuit des temps, les noms propres, toponymes et patronymes **Clovis** (*chlodovechus*), **Saint-Cloud**, **Louis** et **Ludovic** en français, *Luis* en espagnol et portugais, *Ludwig* en allemand, *Lewis* en anglais, *Lajos* en hongrois et *Loïc* en breton, ce nom *Louis* mis à la mode par les Carolingiens, avec pour sémantique germanique « la gloire (*hlod*) au combat (*wig*) ».

Le clou désigne parfois le furoncle, et c'est aussi, au figuré, le mont-de-piété, la salle de police, une bicyclette en mauvais état, ou le moment le plus intense et intéressant, par exemple, d'un spectacle.

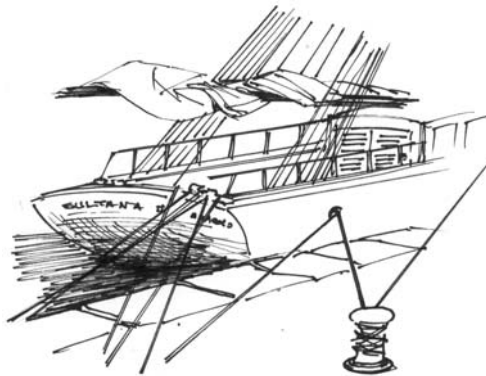
Bernie de Tours

Vocabulaire*

Dans la Marine, les mots sont simples, peut-être parce qu'ils ont été façonnés par des gens simples. C'est sans doute pour cette raison que la langue courante y a fait tant d'emprunts. Prenez l'automobile : quoi de plus éloigné de la langue maritime, et pourtant !

Le conducteur maladroit qui **dérape**, par exemple, n'a pas le loisir de se pencher sur l'origine du mot, et c'est dommage, car elle est pleine de saveur : c'est un mot propre à la technique des ancres et du mouillage, et toujours bien vivant dans la Marine ; on y annonce toujours que **l'ancre a dérapé**, en espérant qu'elle n'est pas engagée et qu'on la verra surgir haute et claire.

Pour la **panne** qui afflige aussi tant d'automobilistes, c'est un emprunt à la voile, aussi les marins ne l'emploient-ils plus guère. Quant au **démarrage**, on y reconnaît sans peine le contraire de l'**amarrage** ; mais si on s'amarre toujours, on ne démarre plus dans la Marine, on **appareille**.



Au XVIII^e siècle, l'**appareillage** n'était que la préparation au démarrage. *L'armée navale a appareillé*, écrit Furetière, *elle est prête à démarrer* ; on dirait aujourd'hui : **l'escadre a fait ses préparatifs, elle est prête à appareiller**. Hélas, nous n'avons plus d'armée navale !

Pierre Deloye

* Avec l'aimable autorisation du *Télégramme*.

Un drôle de zig

On donne à ce mot plus ou moins argotique une étymologie très hypothétique d'après laquelle il serait issu de l'ancien haut allemand *giga* désignant une sorte d'instrument à cordes de la famille du violon. Le violon invite à la danse, en ancien français du moins qui, de *giga*, aurait tiré *gigue*, « jambe », d'où *gigot*, mais aussi le nom d'une « danse », copié sur l'anglais *jig*, lui-même issu de... eh bien, de *gigue* précisément, qu'il nous avait emprunté avant de nous le rendre avec son nouveau sens. Les verbes dérivés *giguer*, *ginguer*, *guinguer*, signifient donc « sauter, danser ». Au XVI^e siècle, on buvait à Paris un vin très vert, aigrelet, qu'on nomma *ginguet* parce que c'était un vin « à faire danser les chèvres ». Au XVIII^e siècle, des cabarets s'établirent au-delà des barrières de l'octroi pour éviter les taxes ; comme on y



buvait toujours du *ginguet*, on les baptisa naturellement *guinguettes* selon l'une des hypothèses proposées pour en expliquer l'origine ; certes on y dansait mais, d'après ce qui précède, on voit bien que ce nom leur viendrait non des danses qu'on y exécutait, mais du vin qu'on y buvait. Dans l'argot du XVIII^e siècle, une *zigue* était une « fille enjouée », pour ne pas dire plus, qui sans doute courait les

guinguettes accompagnée de son zig, son zigoteau, son gigolo, voire sa gigolette.

--- Les *Annales politiques et littéraires* datées du 17 mai 1908 donnent à zig une origine bien différente, qui ne manque pas d'intérêt. Près de Coblenz, en Allemagne, se trouve une petite ville nommée Sinzig. Dans son église romane datant du XIII^e siècle était jadis exposée une espèce de momie, mains croisées sur la poitrine, tenant un bouquet en filigrane. La légende disait qu'il s'agissait d'un très saint personnage qu'on avait exhumé du cimetière local et que la population vénérait sous le nom de saint Bailli. Au cours de la Révolution, les armées françaises victorieuses se donnèrent le droit de piller les œuvres d'art des vaincus au profit de nos musées nationaux ; entre autres, au profit du musée des Antiques qui venait d'être créé. Millien, l'un des deux fondateurs, ayant entendu parler de la *vraie momie d'Égypte* de Sinzig, demanda qu'on s'en empare et qu'on l'amène en France pour son musée. Installée sur une charrette tirée par trois chevaux, escortée par des soldats, la malheureuse momie, après un long et lent voyage au cours duquel elle se dessécha, arriva enfin à Paris à la fin de fructidor an V, c'est-à-dire en septembre 1797. Millien, constatant que son Égyptien n'était pas plus momie que saint, l'installa dans un bâtiment d'anatomie comparée du Muséum de Paris. Rapidement informée de son arrivée, toute la capitale courut le contempler. Prenant le nom de la ville pour celui du personnage, les badauds en visite le baptisèrent saint Zig : *en voilà un Zig !*, s'exclamaient-ils, *un drôle de Zig !* On l'exhiba ainsi pendant dix-sept ans, puis il disparut, laissant derrière lui son « nom » en souvenir.

Bernard Moreau-Lastère

Délégation de Bordeaux

**À titre de promotion : chaque adhérent
cité dans la revue reçoit deux exemplaires
supplémentaires de DLF.**

Gadget*

En 1884 fut construite dans les ateliers parisiens du fondeur Gaget la symbolique statue de la Liberté, réalisation commune du sculpteur Bartholdi et de l'ingénieur Eiffel.



Offerte par la France aux États-Unis pour célébrer le centenaire de leur indépendance, proclamée à Philadelphie le 4 juillet 1776, elle devait être installée à l'entrée du port de New York.

Sa construction fut assurée selon une technique particulière. Ni le bronze ni la pierre, matériaux couramment employés mais jugés trop lourds, ne furent retenus. Bartholdi adopta le principe d'une ossature métallique composée de pylônes, structure interne conçue par Eiffel, recouverte d'un treillis également métallique, sur lequel une enveloppe composée de feuilles de cuivre préformées était fixée par rivets.

Une fois terminée, la monumentale statue de 200 tonnes, de 46 mètres de hauteur, corsetée par ses échafaudages, traversait la toiture des ateliers Gaget. Transportée démontée en 350 éléments, elle fut reconstituée sur son piédestal de 47 mètres. Le président Cleveland l'inaugura le 28 octobre 1886.

Son constructeur, M. Gaget, fondeur de son état et commerçant avisé, avait eu l'ingénieuse idée de fabriquer pour cet événement des reproductions à échelle réduite, en bronze cette fois-ci, de sa célèbre statue. Il les distribua, on se les arracha, il en manqua. « *Do you have your gadget ?* » (« Avez-vous votre gadget ? »), telle était la question souvent répétée par les invités. On appela alors ces petits objets des « gadgets », lesquels, prononcés à l'américaine, devinrent des **gadgets**.

Ce mot français, puisque le dictionnaire le reconnut, est donc d'origine américaine. Entré depuis dans le langage courant, il désigne un petit objet pratique, amusant, à la mode, mais souvent inutile. Cette étymologie méritait d'être rappelée.

Roger Saquetoux

*J'apporte ici quelques précisions que je juge indispensables aux deux articles déjà publiés sur ce sujet (*DLF*, n^{os} 199, p. 26, et 202, p. 25) concernant l'origine du mot français *gadget*. Vous pouvez télécharger ces numéros de la revue sur le site de DLF (www.langue-francaise.org/).

Faux hapax...

Un hapax est un terme ou une expression dont on ne connaît qu'une seule occurrence dans un ensemble de textes donné..., voire dans une langue. Ce mot a été tiré du grec *hapax legomenon*, « chose dite une seule fois ». De ce fait, un hapax est incompréhensible si son créateur ne se donne pas la peine de l'explicitier, si le contexte ne permet pas d'en deviner le sens évident...

Jeune lecteur, j'ai cru un jour avoir mis les yeux sur un hapax (à ce moment-là, j'ignorais l'existence de ce vocable), en lisant un roman oublié d'un auteur lui-même bien ignoré aujourd'hui : Octave Feuillet, bien qu'il ait été un des plus fameux hommes de lettres du XIX^e siècle... *Bellah* – tel était le titre de ce livre qui obtint un grand succès en son temps – avait pour cadre les guerres de l'Ouest.

Un brave homme de vieux briscard des armées républicaines y traitait de « houspin » un jeune chouan ou vendéen (minuscule initiale

quand ce mot désigne non le natif ou habitant de la Vendée, mais un partisan des royalistes) rétif qu'il avait le plus grand mal à maîtriser. Toutes mes recherches furent vaines : pas le moindre « houspin » dans les dictionnaires et lexiques consultés !

... Les années passant, il arrive un moment où un professionnel aguerri (mais toujours faillible) a enregistré un certain nombre de réflexes fondés sur la typologie des fautes, erreurs, bévues récurrentes relevées dans des textes de toute(s) nature(s). Au lieu de chercher parfois midi à quatorze heures, en quête de termes rarissimes, d'explications très cérébrales, il suffit souvent d'être un peu observateur. La solution d'une « énigme » réside, notamment et tout bêtement, dans la remise en ordre de lettres inversées, interverties, à la suite d'une maladresse de saisie...

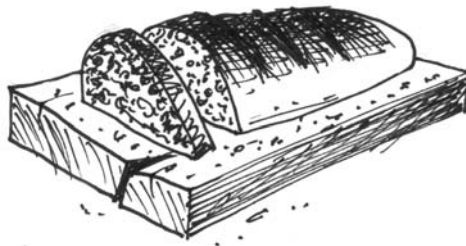
« *Bon Dieu, mais c'est... Bien sûr !* », peut-on alors s'exclamer, en imitant l'inspecteur, puis commissaire, Bourrel, magnifiquement interprété par le chansonnier et comédien Raymond Souplex, dans une série policière télévisée (« Les Cinq Dernières Minutes ») très appréciée il y a quelques décennies. Et le prétendu hapax perd toute valeur quand, après que l'on se fut dit qu'il y a peut-être eu là une petite bévue, à savoir la frappe d'un *h* à la place du *g*, voisin de gauche sur le clavier, on trouve effectivement **gouspin** dans des dictionnaires ! Un *gouspin* sans doute peu connu de nos jours, dont la signification populaire et familière correspond bien à la situation mise en scène par Octave Feuillet : « polisson, garnement, jeune vaurien ». Le terme a par ailleurs l'acception, de niveau populaire elle aussi, de « cleric de notaire, d'avoué ou d'huissier », voire d'« huissier »...

Reste tout de même l'incertitude quant à l'origine de ce terme tombé au purgatoire des mots : les meilleurs linguistes avancent plusieurs pistes éventuelles, probables ou plausibles, mais sans trancher.

Jean-Pierre Colignon

Avoir du pain sur la planche

À l'origine, le sens de cette expression n'était pas celui que nous connaissons.



Le pain que l'on cuisait au four banal, tout au plus une fois par semaine, était conservé sur une planche. Dès lors qu'elle en était garnie, il était moins nécessaire de travailler pour s'en procurer. Par contre, pour regarnir la planche il fallait à nouveau travailler !

Le pain était alors pratiquement synonyme de salaire, de travail, au point que le mot **boulot**, utilisé familièrement dans le sens de « travail, emploi, métier » dès 1900, pourrait venir du nom donné à un pain de forme bien définie, le pain boulot.

Ce pain que l'on « bouloittait¹ » goulûment et qui obligeait alors à « boulonner¹ » pour regarnir la planche avait une importance que notre temps lui a fait perdre en partie, de multiples aliments lui ayant enlevé son caractère de nécessité vitale.

Et si l'on a aujourd'hui « du pain sur la planche » il ne s'agit pas de s'arrêter de travailler pour un temps mais, au contraire, de se mettre à l'œuvre sans attendre.

Monique Brylinski

Cercle Blaise-Pascal

1. *Dictionnaire historique de la langue française*, d'Alain Rey (Le Robert).

De l'herbe...



Blé

Manger son blé en herbe. Dépenser son revenu par avance.

Crier famine sur un tas de blé. Se plaindre quand on est dans l'aisance.

Être fauché comme les blés. N'avoir plus d'argent.

Foin

Avoir du foin dans ses bottes, ses sabots. Avoir des ressources, être riche.

Faire ses foins. Faire des profits.

Être bête à manger du foin. Être aussi stupide que le bétail.

Faire du foin. Faire du tapage, du bruit, du scandale.

Année de foin, année de rien. Les pluies sont favorables au fourrage, mais nuisent aux autres cultures.

Chercher une aiguille dans une botte de foin. Chercher quelque chose presque impossible à trouver.

Herbe

À chemin battu, il ne croît point d'herbe. Il y a peu de profit à espérer d'une industrie dont beaucoup de gens se mêlent.

L'herbe du voisin est toujours plus verte. On apprécie davantage le bien d'autrui que le sien propre.

Mauvaise herbe croît toujours. Les mauvais sujets se développent rapidement.

Mauvaise herbe. Vaurien.

Pousser comme de la mauvaise herbe.

Pousser rapidement, facilement.

Couper l'herbe sous les pieds de quelqu'un. Le supplanter en le devançant.

Avoir marché sur quelque herbe. Être dans un état anormal, en bien ou en mal.

Manger les pissenlits par la racine. Être mort et enterré.

Mouron

Se faire du mouron. Se tracasser, se faire du souci.

Mousse

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

On ne s'enrichit pas en changeant souvent de pays, d'état, de métier.

Se faire de la mousse. Se faire du souci.

Paille

Un homme de paille. Homme sans valeur que l'on met en avant dans une escroquerie, une affaire douteuse. Fantoche.

C'est une paille. C'est peu de chose.

La paille humide des cachots. La prison.

Sur la paille. Dans un état d'extrême pauvreté.

Tirer à la courte paille. Tirer au sort avec des brins de paille de longueurs inégales.

Découvrir la paille d'un caractère. Découvrir le défaut caché, le point faible.

Voir la paille dans l'œil de son voisin et ne pas voir la poutre dans le sien.

Discerner facilement les moindres défauts chez les autres et non les plus graves chez soi-même.

Rompre la paille. Rompre un accord.

Patience

La patience est amère mais son fruit est doux. Il est pénible de se montrer patient, mais cela conduit à d'heureux résultats. C'est un jeu de mots sur la racine de patience (autre nom de l'oseille), utilisée en médecine et qui est amère.

Tabac

Le tabac, plante, n'est pas en cause dans les expressions qui suivent, sauf quand on dit *c'est le même tabac* qui signifie « c'est la même chose ». En effet, au XVII^e siècle, *donner du tabac* voulait dire « se battre ». En occitan, *tabassar* signifie « frapper à coups redoublés » et est voisin de *tabustar*, qui veut dire « secouer, molester ».

Un coup de tabac. C'est une tempête courte et violente dont le vacarme a pu faire penser au tonnerre d'applaudissements quand on a un grand succès, c'est-à-dire qu'*on fait un tabac*.

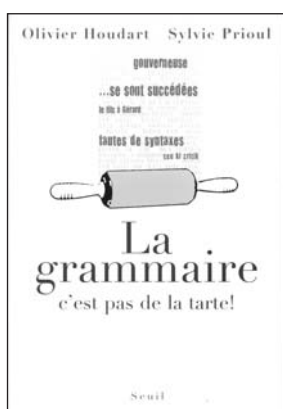
Passer à tabac. Frapper, rouer de coups.

Zizanie

Semer la zizanie. Créer la discorde dans un groupe, la zizanie étant une sorte d'ivraie.

Denis Lemordant

La langue et l'usage



Dans leur ouvrage *La grammaire, c'est pas de la tarte!*¹, dont le titre masque le sérieux du contenu, Olivier Houdart et Sylvie Prioul éclairent d'un jour nouveau les domaines de l'orthographe et de la grammaire : leurs responsabilités dans les questions du langage au *Monde* et au *Nouvel Observateur* leur confèrent une connaissance très approfondie de l'usage actuel. Et l'on ne peut plus aujourd'hui saisir le fonctionnement réel de la langue en ignorant l'usage.

Le genre a été fluctuant au cours des siècles : *épithète* et *orthographe* ont été masculins jusqu'au XVII^e siècle. Aujourd'hui, l'élision de l'article et la présence d'un *e* final induisent souvent la féminisation de mots tels qu'*amiante*, *ambre* ou *apogée* et les *pénates*, les *effluves* que l'usage interprète souvent comme des féminins, les marques masculines portées par l'article étant masquées par le pluriel. Ces incertitudes ont donc une certaine raison d'être, ce qui n'est pas le cas de l'hostilité envers la féminisation des noms de métiers : la nouveauté peut faire hésiter à accepter « la professeure » (ce que Brunot préconisait déjà en 1922), mais refuser « la ministre », c'est partager la pensée de Vaugelas qui, au XVI^e siècle, écrivait que « *le genre masculin estant le plus noble, doit predominer toutes les fois que le masculin et le féminin se trouvent ensemble* », argument aussi peu sérieux que celui selon lequel « *écrivaine* » (attesté depuis le XIV^e siècle et employé par Colette) serait dépréciatif parce que ce mot se termine par *vaine*, ce qui est curieusement oublier qu'*écrivain* se termine par *vain* !

Singulier ou pluriel ? Des écarts, qui pourraient passer pour des incorrections du point de vue strictement grammatical, peuvent être

porteurs de différences de sens. C'est le cas de la phrase suivante :
« Une demi-douzaine de 4 x 4 s'arrêtent dans un crissement de pneus, et une armée de colosses, revolver à la main, en descend prestement » (*Le Monde*, 13 mai 2007). Incohérence, dira-t-on : pourquoi le pluriel pour le premier verbe et le singulier pour le second ? On est en droit de penser que pour le premier, l'accent est mis sur les 4 x 4 et leur bruit, et, pour le second, sur une armée et le comportement militaire des individus. Orthographe et grammaire ne doivent-elles pas être avant tout au service du sens ?

Les problèmes que pose l'accord du participe passé avec *avoir* sont connus. Mais sait-on que le non-accord du participe passé avec *avoir*, si fréquent dans l'usage d'aujourd'hui, était déjà préconisé au XVI^e siècle par Meigret, contemporain de Marot, lequel a énoncé la règle actuellement en vigueur ? Et fallait-il reprendre la règle de position du COD qui prévaut avec *avoir* pour les verbes accidentellement pronominaux ? Par ailleurs, expliquer l'accord avec *être* en se référant à *avoir* relève d'une bien étrange cohérence. L'on ne peut sur ce point que regretter avec les auteurs « que la règle d'accord avec le sujet [...], qui a prévalu jusqu'au XVII^e siècle, ait été remise en cause par Malherbe, à l'origine de l'imbroglio actuel ».

Ce ne sont là que quelques exemples et la lecture de cet ouvrage ne manquera pas de faire réfléchir quiconque veut comprendre le bien-fondé de certains écarts. S'il est vrai qu'un écart à la norme n'est pas toujours un progrès, il n'en reste pas moins que tout progrès est, dans son essence même, un écart à la norme.

Claude Gruaz

* Seuil, 186 p., 14,50 €.

NDLR : Aux éditions Lambert-Lucas, Claude Gruaz dirige la collection « Le débat orthographique », dans laquelle vient de paraître le premier fascicule des « Études pour une rationalisation de l'orthographe française » : *Les Consonnes doubles, féminins et dérivés* (96 p., 12 €).

Un caméléon linguistique*

Attaché (*quelque*) ou non (*quel que*), invariable ou non, parfois avec bégaiement (*quelque... que*), la forme **quelque** change d'orthographe et de sens selon sa position dans la phrase. Il est souvent difficile, même pour les correcteurs, de bien distinguer les emplois de *quelque* adjectif (accord) et de *quelque* adverbe (invariable).

Quelque devant un nom est adjectif et s'accorde selon le sens.

Avez-vous quelque idée (une certaine idée) *sur la façon de procéder ?*

Avez-vous quelques idées (un certain nombre d'idées) *sur la façon de procéder ?*

Quelque devant un adjectif est adverbe et reste invariable.

Les solutions sont quelque peu onéreuses.

Quelque devant un adjectif numéral est adverbe et reste invariable.

Il y avait quelque 400 invités (environ, à peu près).

La forme **quel... que** en deux mots est toujours suivie du verbe *être* au subjonctif *soit/soient* ou d'un pronom personnel *il(s)*, *elle(s)*, *en*, suivi de *soit/soient* ou des verbes *paraître*, *sembler*, *devenir*, *demeurer*, *rester* (ou encore *devoir*, *pouvoir*), au subjonctif.

Quel... que a le sens de « n'importe quel, peu importe quel » et s'accorde en genre et en nombre avec le sujet inversé.

Quels que soient les taux d'audience, l'émission sera maintenue.

Donnez-moi votre réponse, quelle qu'elle soit.

Quelque... que appartient à la langue soutenue.

Lorsque cette tournure encadre un nom, *quelque* est un adjectif et s'accorde.

Quelque idée qu'il émette (quelle que soit l'idée), *on ne l'écoute jamais.*

Quelques arguments qu'il ait donnés (quels que soient les arguments), *il n'a pas convaincu ses interlocuteurs.*

Lorsque cette tournure encadre un adjectif, **quelque... que** est un adverbe et reste invariable.

Quelque puissants qu'ils soient, ils ne réussiront pas à nous évincer.

L'expression *quelque puissants qu'ils soient* peut être remplacée par *si puissants soient-ils, même s'ils sont puissants, bien qu'ils soient puissants ou malgré leur puissance...*

* Lettre interne du CSA (Conseil supérieur de l'audiovisuel), novembre 2008.

Toutes les greffes ne sont pas bonnes !

« Une fois en Suisse, que nous comptions visiter durant une bonne quinzaine de jours... » ; « Voulant aller en Italie, qui nous attirait particulièrement... ».

Chacun, sans doute, ressent la gaucherie et l'inélégance de ces deux phrases relevées dans des textes parus dans des revues. Ajoutons *pays* après chaque nom propre, et lesdites phrases retrouvent leur équilibre :

« Une fois en Suisse, **pays que nous comptions visiter durant une bonne quinzaine de jours...** » ; « Voulant aller en Italie, **pays qui nous attirait particulièrement...** »

Il se dégage donc une règle à respecter : quand un nom propre ordinairement accompagné d'un article défini (*la Suisse, l'Italie*) s'en trouve dépourvu par l'emploi de la préposition *en*, il faut s'abstenir de greffer sur lui directement une proposition subordonnée gouvernée par le pronom *que* ou *qui*, et il convient d'intercaler un mot-tampon (ici : *pays*, mais ce pourrait être aussi bien *région, État, nation, contrée*,

province, département, etc.), lequel n'a pas besoin d'être lui-même précédé d'un article. L'adjonction d'un tel mot redonne au discours sa bonne allure, alors que « en Suisse, que », « en Italie, qui » sont à l'évidence des tours boiteux.

Rien de choquant, en revanche, si, au lieu de *Suisse (la)* ou d'*Italie (l')*, on avait un nom de lieu qu'un article n'accompagne jamais, par exemple *Cuba* ou *Malte*. Ici, la préposition employée est non pas « en », mais *à*, et il est tout à fait normal de dire : « **Une fois à Cuba, que nos voyageurs comptaient atteindre le 13 avril, la joyeuse troupe...** » ; « **Voulant aller à Malte, qui les attirait particulièrement...** ». Comme on ne dit pas « le (ou « la ») Cuba », ni « le (ou « la ») Malte », l'absence de l'article ne se fait pas sentir, et autorise de greffer directement une subordonnée (*que, qui*) sur le nom propre de lieu, sans l'entremise d'un mot-cheville qui en prenne le relais...

Jean-Pierre Colignon

Petits rappels

L'expression **ceci dit**, qui annonce ce qu'on va dire, est très souvent employée à tort pour **cela dit**, rappelant ce qu'on vient d'exprimer.

Le nom **espèce** doit rester féminin dans la locution **une espèce de** suivie d'un nom masculin, au sens d'« une sorte de », parfois dépréciatif : *une espèce d'idiot* ; « *Je ne lui ai fait aucune espèce de reproche.* » (Académie.)

Si l'on porte plainte contre quelqu'un, on **dépose** une plainte contre lui.

Jean Tribouillard

Le saviez-vous ?

Quelques expressions... à propos de l'ours

Ours mal léché Par allusion à la tradition qui prétendait que l'ourson naissait informe et que sa mère le léchait longuement pour lui façonner le corps.
« *Les ourses façonnent leurs petits en les léchant à loisir.* »
(Montaigne.)

Par extension, individu d'aspect rébarbatif, mal élevé, de manières grossières.
« *Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais, il avait l'œil caché.* »
(La Fontaine.)

On disait jadis, parlant de ceux qui tournent et retournent longuement une question ou une affaire qu'ils lèchent l'ours.

Une existence d'ours allusive aux mœurs solitaires d'un être fuyant la société.
« *...pendant qu'on s'agitait autour d'elle pour s'informer de sa santé, Pierre disparut par la porte restée ouverte. Quand on s'aperçut de son départ, on s'étonna. Jean mécontent, à cause de la jeune veuve qu'il craignait blessée, murmurait : quel ours !* » (Maupassant.)

Tourner comme un ours en cage **Marcher de long en large dans une chambre.**
« *Carlos Herrera, lui, tourna dans son cabanon, dès qu'il y fut seul, comme l'ours blanc du Jardin des Plantes dans sa cage.* » (Balzac.)

Vendre la peau de l'ours (avant de l'avoir tué) **Disposer d'une chose que l'on ne possède pas encore, spéculer sur ce qui n'est encore qu'en espérance..**
« *Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis
par terre.* » (La Fontaine.)

Le pavé de l'ours **Se dit d'une maladresse commise dans l'intention de rendre service à autrui, mais qui produit un effet tout contraire, comme l'exprime La Fontaine dans la fable VIII 10.**
« *Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.* »

L'orthotypographie : une nécessité pleine de finesse

Ne coupez pas ! (*suite, mais non fin*)

Un point de terminologie avant de reprendre notre propos sur les coupures de mots : lesdites coupures se marquent par un trait « d'union », qui en fait est un trait de « séparation »... C'est pourquoi, dans le jargon professionnel, on appelle « division » le trait d'union. Profitons-en pour dénoncer l'erreur très fréquente consistant à appeler « tiret » le trait d'union... : le trait d'union est un petit trait mesurant environ la moitié du tiret, et dont les emplois sont distincts des utilisations de ce dernier.

Reprenons l'énumération des coupures de mots interdites dans un texte imprimé : **on ne coupe pas un mot sur l'apostrophe qu'il peut comporter**. On s'interdira donc les coupures du genre « *aujourd'hui* », « *presqu'île* » et « *prud'homme* »...

La coupure est interdite avant et après la lettre x. On peut couper *para-doxal*, mais non « *parado-xal* ». **Le nom de la ville d'Auxerre ne peut pas se couper** : les deux premières syllabes sont inséparables parce que c'est un *x* qui les lie, et la dernière, muette, ne comprend que deux lettres et ne peut donc se rejeter à la ligne suivante. Sont pareillement insécables les mots suivants : *anxiété, asexué, bauxite, boxe, boxeur, boxeuse, deuxième, laxisme, marxisme, mixage, taxi, Vexin, vexant*, etc. *Inexorable* ne donne lieu à une coupure pleinement satisfaisante qu'entre *xo* et *ra* : *inexo-rable* ; en effet, couper après *in* (coupure étymologique), sans être tout à fait interdit, n'est pas fort agréable à l'œil ; et couper après *ra* rejetterait une syllabe muette au début de la ligne qui suit, chose admise certes quand on

fait passer trois lettres au moins, et c'est le cas, mais assez peu recommandée dans les justifications moyennes et longues.

Idem avec la lettre y placée entre deux voyelles : on ne coupe pas « *loy-er* » (ni « *lo-yer* », évidemment), « *doy-en* » (ni « *do-yen* »), « *Pley-el* » (ni « *Ple-yel* »), « *croy-ant* » (ni « *cro-yant* »), etc. En revanche, **on a naturellement le droit de couper** *voya-geur*, *pay-sanne*, *rugby-man*, *propy-lée*, *poly-clinique*...

En cas de double consonne, on coupe au milieu : *dessic-cation*, *difficulté*, *sug-gérer*, *papil-lon*, *incidem-ment*, *solen-nel*, *rap-peler*, *ter-rible*, *adres-ser*, *trans-sibérien*, *combat-tant*...

On ne coupe pas les mots de deux syllabes, même si l'une d'entre elles, voire les deux, comportent plus de deux lettres : « *san-té* », « *sa-lon* », « *co-baye* », « *bud-get* », « *on-gle* », « *trê-ves* », « *sau-ce* », « *ho-mard* »... Quand la justification du texte composé est étroite, on doit toujours s'efforcer de respecter cette prescription. Toutefois, cette dernière peut être interprétée avec quelque indulgence quand on est dans l'urgence du « bon à tirer », du « bouclage » d'un journal.

Dans les inversions qui introduisent un -t- entre le verbe et le pronom, cet élément-tampon doit toujours être renvoyé à la ligne du dessous, et ne jamais terminer une ligne : « Mais, s'écria-/t-il »...

On ne coupe pas « a-t-il ». *C'est-à-dire* se coupe d'après la prononciation, avec la liaison, « cêta-dire » : *c'est-à-/dire*.

Le sujet n'étant pas épuisé, et l'auteur non plus, les lecteurs de *DLF* retrouveront les coupures des mots dans une troisième et dernière chronique sur ce thème...

Jean-Pierre Colignon

Courrier des internautes

Question : *Il serait peut-être opportun d'indiquer à J. L., commentateur de courses d'automobiles sur TF1, que le mot vite passe dans la langue française pour un adverbe, et non un adjectif, qu'il emploie en attribut du sujet à la place de « rapide » : « À cet endroit le pilote est très vite. »*

Réponse : Votre réaction n'est pas étonnante, *vite* s'employant de nos jours uniquement en fonction d'adverbe, on méconnaît ses origines. Ce fut au départ un adjectif, apparu en français en 1160. Ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle qu'il s'utilise aussi comme adverbe.

L'Académie française le définit ainsi (1932) :

« *VITE. adj. des deux genres. Qui se meut avec célérité, avec promptitude ; il ne se dit que des Animaux et de certaines choses dont le mouvement est rapide. Cheval vite, fort vite, vite comme le vent. Il a le poulx fort vite.*

Vite est aussi adverbe et signifie Rapidement, avec vitesse. Courez vite. Allez vite. Ne parlez pas si vite. Il a très vite fini. »

Extrait du Littré :

« *VITE. Qui se meut avec célérité, avec grande promptitude. Le poulx est plus vite qu'à l'ordinaire, Desc. Pass. 99 [Descartes, Les Passions de l'âme (NDLR)]. Tu [lièvre] te vantais d'être si vite ; Qu'as-tu fait de tes pieds ? La Font. Fabl. v, 17. Monsieur le Grand et le maréchal de Bellefonds courent lundi dans le bois de Boulogne sur des chevaux vites comme des éclairs... Sév. 26 nov. 1670. [...] Lorsque David déplora la mort de deux fameux capitaines, il leur donna cet éloge : plus vites que les aigles, plus courageux que les lions, Boss. Louis de Bourbon. »*

Jacques Pépin



ESPACE DE MAUVAISE HUMEUR

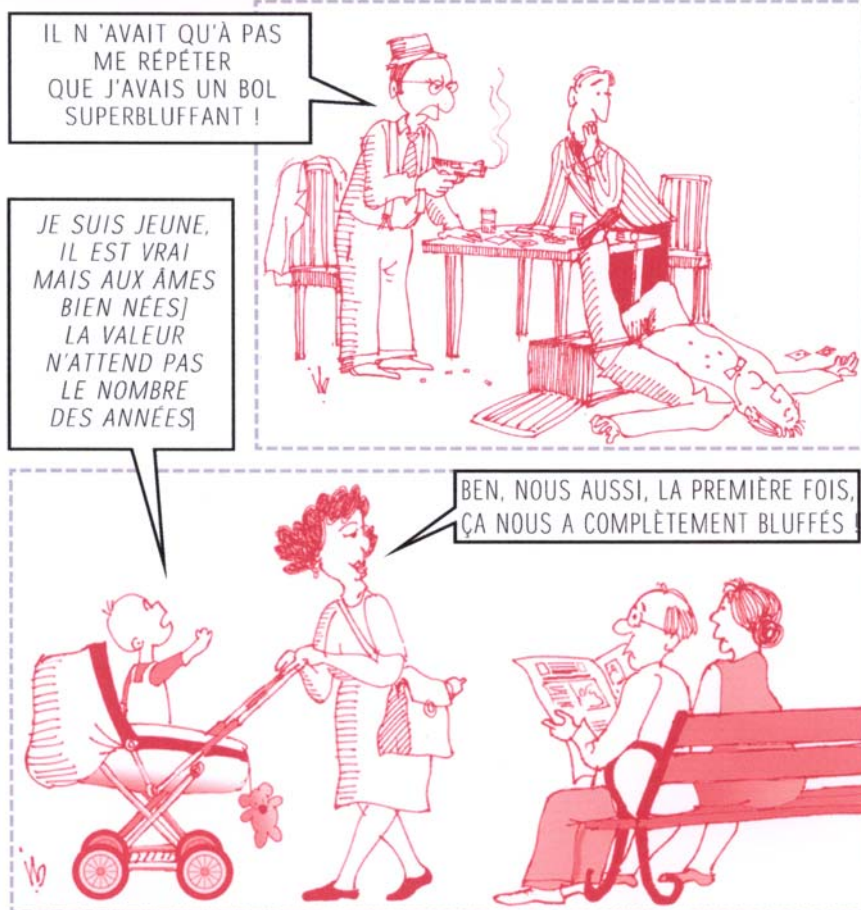
Par Jean BRUA

Suivez le bluff...

L'anonyme académicien (amateur de poker ?) de la fin du XIX^e qui a introduit dans notre langue le verbe anglo-saxon « bluffer », au sens de « tromper », « intimider », voire « mentir », serait bien étonné aujourd'hui de découvrir sa folle dérive sous les vents capricieux de la communication.

Ainsi, quand un chroniqueur dit ou écrit qu'il a été « bluffé » par tel livre ou film, il n'exprime plus le dépit, mais la surprise admirative.

Autres exemples de l'acception à la mode.



Le français tel qu'on le parle

Imaginez un jeune Anglais, professeur de langues, diplômé en français et en allemand, débarquant à la gare Saint-Charles, à Marseille, en octobre 1956, incapable de comprendre plus de 50 % de la langue étudiée depuis dix ans, à cause de l'**accent** ! On parle souvent de la prétendue différence entre l'anglais et l'américain, alors que c'est la même langue, mis à part l'accent. Qu'en est-il du français de Marseille et de celui de Lille ?



Autre obstacle : l'**argot** qu'il entendait tous les jours au lycée Thiers de la bouche des élèves et des professeurs : **la bagnole, le bahut, le bouquin, la bouffe, les flics, le fric, les godasses, un pot, le pinard, le toubib...** Il était perdu... Ce n'était pas le français qu'il avait étudié, mais c'était intéressant et enrichissant et il s'y est fait, grâce à Brassens et autres poètes modernes.

Venait ensuite une pluie de sigles jamais rencontrés dans ses cours : PDG, CRS, HLM, CGT, PTT (devenu P et T), MLF, EDF, etc. Avec le RMI et le SMIC, on a même créé les substantifs *érémist* et *smicard*. Tous ces sigles sont des

éléments linguistiques enrichissants faisant partie de la culture et des institutions d'un pays.

Et maintenant, cinquante ans plus tard, que voit-il et qu'entend-il ? Non un enrichissement de la langue, mais un appauvrissement par le biais d'une abréviation abusive et une infantilisation du français. C'est comme si aller au-delà de deux syllabes était trop fatigant à prononcer pour nos jeunes et même moins jeunes, et surtout pour nos commentateurs sportifs. Pourtant, un mot de trois, quatre, voire cinq syllabes possède un certain rythme, une certaine musique avec un léger accent tonique, même si celui-ci est moins marqué en français que dans d'autres langues.

Aujourd'hui, nous n'entendons que des monosyllabes : **com, doc, fac, foot, max, perf, pro, prof, pub, stats, sup**, et des mots de deux syllabes en *o*, avec parfois déformation d'orthographe : **abdos, ado, chrono, déco** (sauf **Art déco** – qui a un sens spécifique), **dico, écolo, expo, frigo, hosto, info, mécano, porno, réglo, resto, Sarko, Ségo, texto** (acceptons **métro**, car c'est deux au lieu de cinq syllabes et puis c'est d'un quotidien indispensable) ; et aussi d'autres terminaisons sur une voyelle : **actu, fana, fédé, Huma, Libé, ordi, quadra, quinqu, Sécu, télé** (malheureusement inévitable) ; souvent, on s'arrête sur la consonne au milieu du mot, parce qu'on est trop paresseux pour aller jusqu'au bout : sur *f* : **bènèf, maître de conf, manif, qualifs, périph** ; en *t* : **cafèt, compèt, instit, deux heures du mat, à perpète, répèt, survêt** ; sur d'autres consonnes : **c't aprèm, p'tit déj, exam, comme d'hab, photocop.**

Que c'est laid ! Ce nouveau vocabulaire est digne de nos **bébés, mamans, papas, pépés, mémés**. Que sont devenus nos enfants, mères, pères, grands-pères et grands-mères ?

Douglas Broomer

Aux portes du Tartare

Le pistolet d'alarme, « le flachebol », le filet anti-émeute, les mousses et lubrifiants incapacitants, la glu électrifiée, les ultrasons, qui provoquent une douleur extrême vous clouant sur place, la torche immobilisante, le « taser » qui ressemble à une agrafeuse et vous délivre une décharge paralysante sont des armes « non létales ». Voilà ce que j'ai appris à la télévision et même au comptoir du bistrot où j'ingurgite mon pinard favori.

Létal : ah, c'est bien ! On sait que depuis une vingtaine d'années, dans les bistrots et même ailleurs, la *mort*, *mourir* sont devenus des termes épouvantablement grossiers. On a d'abord dit à la place : *décès*, *décéder*. Mais tout se dévalue. On a tenté des périphrases : *passer sur l'autre rive*, *de l'autre côté du miroir...*, mais c'est trop poétique dans un monde globalisé. Certains ont essayé *défunter*, ou « défuncter », mais ça ne prend pas. On n'a pas assez pensé à *feu* : *feu Untel, il est feu, le voilà feu* ; s'il entre en agonie, il prend feu, mais ça ne prendra pas.

Létal est la solution, avec son substantif *léthalité*, que le dictionnaire de l'Académie, s'appuyant sottement sur l'étymologie, écrit sans *h*, mais Littré écrivait, lui, « léthalité ». Avec un *h*, c'est plus joli : l'acte de dévisser son billard acquiert infiniment plus de majesté.

L'agonisant entrera dans un « processus de léthalité » ; le suicidé pratiquera « l'autoléthalité ». Il a connu une « léthalité foudroyante » ; ou, au contraire, entouré des siens, bichonné et déclamant, comme chez Greuze, sa « léthalité fut pleine de théâtralité ».

Léthale, *léthalité* doivent nécessairement entraîner « léther ». « Je lèthe », chantera la cantatrice faisant semblant de clamser à l'Opéra. On inventera de nouvelles maximes désenchantées, fondées sur un effet paronymique du tonnerre : « J'allaite, je halète, je lèthe » : tout un programme.

Bernard Leconte

Ils l'ont dit ou écrit !

C'est avec quelque excès - assumé ! - dans la critique amusée que nous « accrochons » cette fois la comédienne Andréa Ferréol... L'actrice, bien connue par ses rôles au cinéma, au théâtre et à la télévision, est très attachée à sa ville natale : Aix-en-Provence... Cet engouement justifié l'a donc entraînée à affirmer qu'elle était « aixoise depuis des générations ».

Assurément, Andréa Ferréol ne fait pas ses... quelques siècles ! Bien évidemment, c'est sa famille qui est aixoise depuis des générations, et chacun aura rectifié une affirmation sympathique mais contestable. Ajoutons tout de même un peu de miel à notre léger vinaigre : on peut voir dans le propos un adynaton (du grec *a*, préfixe privatif, et *dunatos*, « capable, possible »), c'est-à-dire une variété d'hyperbole consistant à énoncer des faits tellement exagérés qu'ils en deviennent impossibles, inconcevables...

Andréa Ferréol est engagée dans les actions culturelles locales, particulièrement en se consacrant à l'association Aix-en-CŒuvre.

Jean-Pierre Colignon

Cadeau de bienvenue !

À tout nouvel adhérent sera offert un abonnement d'un an, pour la personne de son choix.

Petit conte sans compter

« Ah ! Monsieur le Comte, j'en ai de bonnes à vous conter sur son compte ! »



En ces périodes moroses de crise, où nous devons être vigilants, à défaut de compter sur la classe politique qui, elle-même, compte et recompte ses voix, nous devons

compter nos dépenses (qu'il nous faut payer comptant, mais contents, parfois mécontents) et vérifier attentivement nos relevés de compte.

Certains sont obligés de solder leurs comptes-titres, et ne peuvent plus guère compter sur leurs économies. Ils espèrent quand même s'en tirer à bon compte.

Il nous reste la possibilité d'aller à la campagne nous dépenser sans compter à l'air libre, en faisant un peu d'exercice.

Évitez, comme les élèves à l'école, de régler son compte à un ami. Préférez compter sur lui.

Heureusement, il nous reste toujours la possibilité d'aimer sans compter.

Xavier Boissaye

De la locution à la devise nationale

Bien souvent, notre discours est émaillé de maximes ou de proverbes dont nous avons oublié l'origine. Les devises nationales n'échappent pas à ce phénomène. Pour le locuteur francophone, les trois mots *liberté, égalité, fraternité* renvoient à la devise symbolisant les valeurs d'appartenance qui fondent la République française¹. L'histoire montre qu'elles n'ont pas été édifiées sur les seuls diktats posés par les révolutionnaires de 1789, mais par un phénomène de contre-valeurs s'opposant à celles qui étaient en place sous l'Ancien Régime. Ainsi, les concepts de liberté et d'égalité trouvent-ils leur formulation dans l'article premier de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789² : « *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits* ». Le mot *liberté* a pour antonymes « asservissement, assujettissement » ; quant au terme *égalité*, il s'oppose à *inégalité*.

Cette approche lexicologique nous plonge dans l'histoire de France avec, d'une part, le servage, qui était une des pratiques sociales dominantes et, d'autre part, les rois de France au statut de monarque de droit divin³. Ces deux polarités montrent que l'être humain y est considéré soit comme quasi-objet, soit comme quasi-dieu et, dans tous les cas, sur un pied d'inégalité. On sait que le terme *serf* est issu du latin *servus*, « esclave », opposé à *liber*, « libre ». Par ailleurs, dans un ouvrage consacré à la gouvernance royale, Barbey mentionne : « *La croyance largement dominante [...] voit dans la cérémonie [du couronnement] l'authentification par Dieu de l'office royal [...] et de son titulaire qui devient, au terme d'une profonde mutation, la configuration de*

1. Cf. *Liberté, Égalité, Fraternité ou les Fluctuations d'une devise*, de Gérald Antoine (Unesco, 1981).

2. Cf. www.assemblee-nationale.fr/histoire/dudh/1789.asp

3. *Le Roi et son gouvernement en France - De Clovis à Louis XVI*, de Jean Barbey (Fayard, 1992).

Dieu » (1992, p. 187). Quant au terme *fraternité*, il pose chacun des membres du groupe comme pair, du moins en théorie. D'un point de vue lexical, la Révolution française a posé les antonymes des valeurs de l'Ancien Régime comme nouvelles valeurs sociétales, ainsi que nous pouvons le voir dans le tableau 1.

Valeurs sociétales de l'Ancien Régime	Servage	Inégalité	Hiérarchie (groupes dominants/ groupes dominés)
Valeurs sociétales de la Révolution française de 1789	Liberté	Égalité	Fraternité (groupe de pairs)

Tableau 1. Les mots du lexique avant et après la Révolution française de 1789.

Cela étant, on peut objecter que, de la théorie à la pratique, les valeurs sociétales préconisées en 1789 se situent entre les valeurs absolues des antonymes repérés. Quoi qu'il en soit, elles ont pu s'exprimer, mais qu'en est-il dans le cas contraire ? Les devises qui symbolisent ce autour de quoi est fédéré le sentiment d'appartenance diffèrent entre Canada et Québec⁴. Ainsi, la devise du Canada est-elle « *A Mari usque ad Mare* », ce qui signifie « D'un océan à l'autre⁵ ». Outre que cette devise transporte un message religieux, elle souligne l'aspect conquérant de la politique britannique du XVIII^e siècle. La devise québécoise met en relief une symbolique différente, qui fonde le sentiment d'appartenance des membres de ce groupe. La pratique sociale qui associe la devise « *Je me souviens* » à la plaque minéralogique automobile du Québec, sur laquelle elle est inscrite, est un lieu de la mémoire qui rappelle la conquête britannique et la défaite française.

4. Conférence donnée dans le cadre du colloque pluridisciplinaire qui s'est tenu les 9 et 10 novembre 2007 au département d'études anglaises et nord-américaines de l'université Marc-Bloch à Strasbourg, et dont le thème était : « Multiculturalisme, modernité et citoyenneté au Canada ». Ma communication avait pour titre : « Entre pratiques mémorielles et identité, le multiculturalisme analysé à l'aune de la mémoire collective : l'exemple de la province du Québec ».

5. Cf. www.levangile.com/Bible-Annotee-Psaumes-72.htm : « *Empire universel – Jusqu'aux extrémités de la terre. [...] À l'idée de la permanence d'un règne de justice s'ajoute celle d'une étendue illimitée accordée à ce royaume. D'une mer [la Méditerranée], la pensée du psalmiste se porte jusqu'à l'autre mer lointaine, qu'il se représente là où il n'y a plus de terres, et, d'autre part, du fleuve [l'Euphrate] elle va jusqu'à l'extrême occident* ».

Cela posé, le dictionnaire mentionne à propos du verbe *se souvenir* qu'il s'agit d'un verbe pronominal qui signifie « avoir de nouveau présent à l'esprit » ou « avoir la faculté d'évoquer les faits passés⁶ ». Cette tournure de phrase enferme l'histoire au creux de l'évènement. La guerre de Conquête (1756-1763) mit fin à la Nouvelle-France en tant que colonie du royaume de France. L'inscription mémorielle de cet état de fait sur les plaques d'immatriculation québécoises renvoie indirectement à l'automobiliste, et donc au verbe *conduire*. Ce verbe prend son origine du latin *conducere*, mot composé de *cum* (co) et de *ducere*, signifiant « mener avec, ensemble » et dont il a absorbé les sens dérivés, « tirer à soi », « mener, diriger ».

Se souvenir	Conduire
avoir de nouveau présent à l'esprit avoir la faculté d'évoquer les faits passés ⁷	mener avec, ensemble tirer à soi mener, diriger faire aller avec soi, dans un même lieu ⁸

Tableau 2. Analyses lexicologiques du couple *se souvenir/conduire*.

Les deux termes de ce couple verbal montrent que l'usage quotidien actualise toujours, dans le présent, des évènements historiques.

Par ailleurs, le terme *devise* a pour signification des « *paroles exprimant une pensée, un sentiment, un mot d'ordre*. [Une] *règle de vie, d'action* » (*Le Robert pour tous*, 1995, p. 320). Ainsi, à travers des locutions qui cristallisent et fondent le sentiment d'appartenance au groupe, la devise nationale rappelle au quotidien les évènements historiques qui ont présidé à sa naissance.

Marcienne Martin

⁶. *Dictionnaire historique de la langue française*, d'Alain Rey (Le Robert, 2006).

⁷. *Ibid.*

⁸. *Ibid.*

NDLR : Marcienne Martin vient de publier *Des humains quasi-objets et des objets quasi humains* (L'Harmattan, « Questions contemporaines », 176 p., 16,50 €), ouvrage préfacé par Alain Coïaniz. Une séance de signature est organisée, le 20 octobre de 19 à 21 heures, chez l'éditeur (21 bis, rue des Écoles, à Paris-5^e, métro : Maubert-Mutualité, ligne 10).

Les vraies difficultés de la langue française*



« Quand, à l'horizon du cours de français, se lève pour la première fois, nuage lourd de menaces, le participe passé conjugué avec l'auxiliaire avoir, l'enfant comprend que ses belles années se sont à jamais enfuies... »

Cette citation de François Cavanna qui clôt le chapitre 2 et quelques répliques des *Femmes savantes* mises en exergue donnent le ton de l'ouvrage : l'auteur a choisi d'atténuer l'aridité du sujet et de traiter sans austérité les pièges

aussi variés que déconcertants que recèle la langue française.

Il s'adresse à tous les publics et à tous les âges, à tous ceux qui trébuchent devant le pluriel des adjectifs de couleur ou des noms composés, à tous ceux que rendent perplexes le trait d'union, la prononciation des voyelles et des consonnes finales, l'emploi des majuscules ou les citations latines, en un mot les vraies, c'est-à-dire les pires difficultés de notre langue.

Cet ouvrage, concis malgré l'ampleur du sujet (190 pages, divisées en vingt courts chapitres), évite le jargon des linguistes et les explications interminables. L'essentiel est dit en quelques pages qui s'efforcent d'introduire de la cohérence dans une pratique qui peut sembler arbitraire. La pure fantaisie n'en est pas écartée pour autant, comme en témoignent le chapitre 7 consacré aux exceptions et le chapitre 5, intitulé « Bizarreries de A à Z », où l'orthographe du mot *événement* reçoit une réjouissante explication : « *Le mot événement ne doit son deuxième accent aigu qu'à un imprimeur peu scrupuleux qui, un jour de 1736, à court d'accents graves, mit ce qui lui restait sous la main.* »

L'abondance des exemples, les exercices d'application qui suivent les

chapitres, attestent un souci pédagogique constant chez l'auteur. Mais ce professeur de lettres ne se contente pas de déjouer les pièges de la langue, il aborde également l'art d'écrire – d'assembler des mots, de les mettre au service d'un sens et d'une harmonie –, qui comporte lui aussi de vraies difficultés.

Il est judicieux de posséder et charitable d'offrir ce « manuel anti-chausse-trappes », capable de venir au secours de notre mémoire ou de notre ignorance des subtilités de la langue française.

Anne-Marie Lathière

* Frank Evrard (La Maison du dictionnaire, 2007, 200 p., 11 €).

À vous de jouer

Mots de sept lettres qui se différencient par l'initiale

(solution page XI).

1. Hotte à raisin ou tête familière.
2. Intéresse les tireurs et qualifie certaines poches de pâtisseries.
3. Propre aux archéologues et aux policiers.
4. Noire ou blanche, elle ne manque pas d'énergie.
5. Avarie aqueuse d'une cargaison.
6. Apport de Marco Polo en Italie.
7. (au pluriel) Injures chantées.
8. Améliore certains plats et nuit au fer.
9. Salit et contamine.
10. Agite de façon familière.

Pierre Delaveau

Tableau d'horreurs



- La société Renault a lancé une nouvelle campagne publicitaire et ouvert un site internet de services pour les propriétaires de véhicules de sa marque. La publicité et le site sont développés à partir du titre générique « My* Renault ». On ne peut accepter qu'un constructeur français, qui s'adresse à des clients français, emploie un terme anglais là où notre langue peut y pouvoir très naturellement. Sans doute faut-il assaisonner d'anglais toutes les salades publicitaires, même celles servies en France. C'est la mode, n'est-ce pas ? Et cette fausse note internationale plaît beaucoup dans les milieux d'affaires.

Et si le consommateur français, lassé de voir sa langue et son identité maltraitées, refusait ce plat et allait chercher ailleurs les égards que lui refuse notre marque nationale ?

Ajoutons que le petit livret distribué à cette occasion comporte une liste de contrôles à effectuer sous le titre « *Ma check-list avant le départ* ». Le lecteur a droit à une traduction renvoyée en bas de page et en tout petits caractères : « pense-bête ». Cette traduction est erronée, et c'est « liste de contrôle » qui convient.

- *Le Journal du Dimanche* du 12 juillet titrait à propos des résultats du baccalauréat : « 2009 : un bon cru, sauf en orthographe ». La lecture de l'article est éclairante. Un professeur de philosophie (un « *prof de philo* », sous la plume du journaliste, Éric Dessons, qui participe ainsi à la promotion du bon langage...) déclare : « *Ce qu'on observe, c'est la déroute du niveau d'expression et d'orthographe...* » Un autre professeur rapporte qu'une élève lui a avoué n'avoir pas lu le livre sur lequel elle l'interrogeait. « *Elle savait que ça signifiait un zéro pointé. Mais elle a eu son bac quand même !* »

Constat désolant du niveau de certains lauréats et du laxisme de la notation, autant d'éléments qui dévalorisent ce diplôme. Certes, il existe toujours de bons élèves, sérieux, travailleurs et instruits, mais ils souffriront aussi de la décote de ce diplôme. Trouverons-nous, dans l'avenir, au sein de cette nouvelle génération autant d'amoureux de notre langue qu'aujourd'hui, motivés pour la défendre et la promouvoir ? Ce n'est pas à cette génération qu'il faut en faire le reproche, mais aux responsables politiques et institutionnels qui, depuis quarante ans, ont laissé se dégrader l'enseignement de notre langue et de notre culture.

Marceau Déchamps

* My : « Ma ».

Tableau d'honneur

- D'après *Le Figaro* du 25 mai 2009, en mai, les responsables de la société Total recevaient sur leur nouvelle plate-forme pétrolière, dans le golfe de Guinée, le Premier ministre François Fillon et un gouverneur nigérian. Ils entamèrent alors leurs discours d'accueil en anglais, ce qui semble logique dans un pays anglophone. Mais cet emploi de l'anglais déplut à M. Alain Joyandet, secrétaire d'État chargé de la Coopération et de la Francophonie, présent à cette cérémonie. Il fit remarquer que Total était une société française et demanda que leurs dirigeants s'expriment en français. Christophe de Margerie, directeur général de Total, a alors poursuivi son discours en français. Félicitons-nous de cette intervention, qui marque un engagement réel et concret d'un membre du gouvernement en faveur de la langue française.

- Nous ne sommes pas les seuls à dénoncer dans notre pays l'envahissement de notre langue par la langue anglaise. Dans un article paru au Koweït et cité par *Courrier international*, un journaliste koweïtien, Muhi Amer, se plaint du même phénomène dans son pays. Il signale que, dans beaucoup de magasins, les clients sont accueillis par un « *welcome** » ou un « *can I help you ?*** ». Il regrette que les restaurants

gardent les enseignes anglaises de leur maison-mère étrangère : Starbucks, McDonald's, Burger King... « *Ces marques s'affichent partout et menacent notre langue* », déclare-t-il. Il ajoute que des plats ont pris également des noms étrangers (et, cette fois, pas forcément anglais) tout en étant retranscrits en arabe : *Krim Karamel, ais-crim, jélé*, etc.

En conclusion, cette réaction d'un journaliste arabe est encourageante. Elle est identique à la nôtre face aux menaces qui pèsent sur les langues nationales. Elle s'inscrit dans le combat pour le plurilinguisme, cher à notre association.

- Lors du journal télévisé de TF1 le 21 juillet, le présentateur Harry Roselmack a commenté un reportage sur un nouveau sport aquatique : le *stand up paddle*, qui nous viendrait des îles Hawaï.

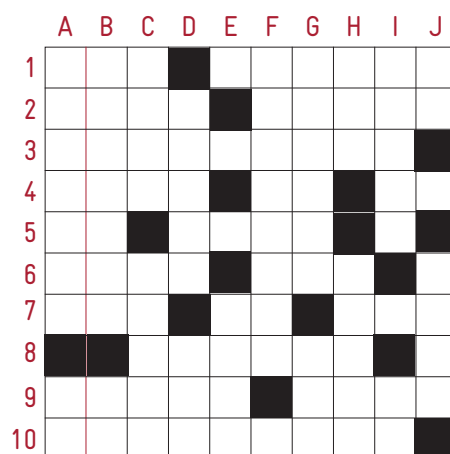
Aussitôt après avoir énoncé le nom anglais de ce sport, le présentateur a ajouté : « *Il va falloir trouver un nom français, sans doute...* » Nous reprochons si souvent aux médias, et à la télévision en particulier, de participer activement à l'anglicisation de notre langue, que nous sommes heureux de noter une réaction de résistance de la part d'un présentateur vedette.

Marceau Déchamps

* *Welcome* : « Bienvenue ».

** *Can I help you ?* : « Puis-je vous aider ? ».

Mots croisés de Melchior



1. Bien court. Insultante ou nourrissante
 2. N'est pas toujours terrible. Souvenir de l'ère secondaire.
 3. Les préférés de Monet.
 4. Corse dans le ciel. Sans timbre. Monsieur l'Ambassadeur.
 5. À Nantes, c'est un espace culturel. Grand lac.
 6. Pas toujours ex machina. Nappe personnelle.
 7. Preuve d'égalité. Vedette à Marseille. Rouge, mais la vieillesse le fait pâlir.
 8. Crachées ?
 9. Choisira. Bonne à jeter.
 10. N'aiment pas être dérangées.
- A. Notre ange gardien. Cri de surprise.
 - B. Elles sont larges. Pas ici.
 - C. Rouge ou bleu. Chose précieuse et renversée.
 - D. Pleines de grenouilles chez les Grecs. Canton suisse.
 - E. Il prie à l'église.
 - F. Ne peut pas prendre part aux guerres de religion.
 - G. Portion de voûte comprise entre deux points d'appui. Promise à contre-courant.
 - H. Se prend ou se respire. Travaille comme l'araignée.
 - I. Dans la soucoupe. C'est ainsi que commence l'escobar.
 - J. Au début de l'estuaire. A fait un beau voyage en Amérique.

Écrire, pour Jean Raspail

À la remise des prix du Plumier d'or (voir p. V), Jean Raspail a lu ce texte qu'il avait rédigé comme les candidats.



Il y a près de trois quarts de siècle, un mois de juin 1937 – j'avais alors 12 ans – pour l'examen de passage de la classe de 5^e à la classe de 4^e, notre professeur de français au collège Saint-Jean de Passy, qui s'appelait Marcel Jouhandeau, écrivain très connu à l'époque et à qui je dois tout ce que je sais, nous dicta l'exercice suivant : « *Décrivez ces quatre personnages en dix lignes maximum pour chacun : l'inconscient, l'inconstant, l'inconsidéré et l'inconséquent.* » Nous avions une heure et demie pour cela. Les vingt-cinq gamins que nous étions, en blouse grise et culottes courtes, les doigts déjà tachés d'encre, en étaient restés, un long moment, la bouche ouverte et le regard perplexe...

Vous voyez que certaines méthodes n'ont pas vraiment changé, peut-être parce qu'elles sont bonnes, justement... et j'ai toujours les doigts tachés d'encre, quand j'écris. C'est pour moi l'un des plaisirs du métier d'écrivain. Car en dépit des ordinateurs j'écris toujours à la main, comme un artisan, avec, pour seuls outils, un encrier et un porte-plume. Ça stimule l'imagination et ça

s'appelle : gratter du papier... Et j'utilise un très beau papier, que je stocke parce qu'on n'en trouve plus, un papier épais, velouté, filigrané, pour l'honneur et pour le bonheur d'écrire ! On se gratte la cervelle et on gratte du papier.

Les exercices, donc, n'ont pas changé. À vous, qui êtes les heureux lauréats, et à moi, par-dessus le marché, il avait été proposé dix mots, au choix. Je vous dirai, en confidence, que j'en ai tout de suite éliminé quatre : *capteur*, *clic*, *compatible*, parce qu'ils ne font pas du tout, mais alors pas du tout rêver, et surtout le vieux et didactique *pérenne* – du latin *perennis*, « qui dure un an » – devenu un adjectif prétentieux qu'on emploie aujourd'hui à toutes les sauces et sans se soucier des contresens, alors qu'il ne s'appliquait autrefois, de façon assez poétique, qu'à une rivière ou à une source...

Pour ma part, et sans hésiter, c'est le mot *ailleurs* que j'ai choisi. Dès ma plus tendre enfance, on m'a servi ce mot-là ! Mes sœurs, d'abord, quand j'avais cinq ans. Elles étaient beaucoup plus âgées que moi, je les aimais bien, mais c'était des pestes ! Elles voulaient toujours se débarrasser de moi, surtout l'aînée, qui me disait : « *Va voir ailleurs si j'y suis !* » Et ma mère, en parlant de moi : « *C'est un gentil petit garçon, Jean, mais il a la tête ailleurs...* » Mon père aussi, affectueusement : « *C'est vrai que tu as la tête ailleurs*, disait-il, *comme si tu courais après...* » Un peu plus tard, sur mon bulletin de fin d'année, le directeur du collège écrivit : « *Jean pourrait devenir un bon élève, s'il n'était pas sans cesse ailleurs...* »

Et ils n'avaient pas tellement tort. Le pli était pris. J'étais ailleurs. Encore plus tard, passé mes vingt ans, quand j'ai commencé à voyager – car j'ai beaucoup voyagé, au bout du monde –, un vieil oncle sentencieux m'a sorti cet alexandrin éculé : « *Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?* » Et je lui ai répondu du tac au tac : « *Justement, parce que c'est ailleurs !* » et plus tard, si

j'ai écrit dix mille pages et vingt et un romans, c'est sûrement pour aller voir ailleurs si j'y étais...

Ailleurs, c'est un pays lointain, souvent rêvé, un peu flou, un peu mystérieux, un pays pour l'âme, pour le cœur, une sorte de seconde patrie, peut-être imaginaire, peut-être vraie, un territoire vierge, un royaume perdu où l'on se retrouve soi-même, une frontière au-delà de laquelle, plus loin encore, on découvre une autre frontière, et ainsi de suite, sans fin, car derrière ailleurs, c'est encore ailleurs, et, ailleurs, c'est (aussi) l'espérance.

Voilà, j'en ai terminé. Je vous félicite et je vous souhaite bonne chance. On se reverra sûrement... AILLEURS.



Jean Raspail, écrivain et journaliste, est né en 1925.

Carr. : a dirigé de nombreux voyages et expéditions (1950-1970), notamment le raid automobile Terre de Feu-Alaska (1951-1952), la Mission française d'études aux pays incas (1954) et une quinzaine d'autres missions sur les cinq continents ; chroniqueur à divers journaux, notamment au *Figaro*.

Parmi ses nombreuses œuvres, nouvelles, récits, romans... : *Terre de Feu-Alaska* (1952), *Le Vent des pins* (1958), *Terres saintes et profanes* (1960), *Secouons le cocotier* (1966), *Le Camp des saints* (1973), *Le Jeu du roi* (1976), *Boulevard Raspail* (1977), *Les Peaux-Rouges* (1978), *Septentrion* (1980), *Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie* (Grand Prix du roman de l'Académie française, 1981), *Les Hussards* (1982), *Les Yeux d'Irène* (1984), *Qui se souvient des hommes...* (1986, prix Chateaubriand et Prix du livre Inter [1987]), *Pêcheurs de lunes* (1990), *Sire* (1991, Grand Prix du roman de la Ville de Paris), *L'Anneau du pêcheur* (1995, Prix du roman des Maisons de la presse 1995 et prix littéraire prince Pierre-de-Monaco 1996), *Hurrah Zara!* (1998), *Le Roi au-delà de la mer* (2000), *Adiós, Tierra del Fuego* (2001, grand prix Jean-Giono 2001), *Les Royaumes de Borée* (2003, grand prix Jules-Verne 2004), *En canot sur les chemins d'eau du roi* (2005, prix littéraire de l'armée de terre Erwan-Bergot 2006 et prix du Salon nautique décerné par *Le Point* 2006) ; nombreux films d'exploration, d'ethnologie et de grands voyages.

Décor. : officier de la Légion d'honneur, chevalier des Arts et des Lettres.

Dist. : prix T.S. Eliot de la Fondation Ingersoll à Chicago (États-Unis) (1997), Grand Prix de la ville d'Antibes Jacques-Audibert (1999), prix Jean-Giono pour l'ensemble de son œuvre (2001), Grand Prix de littérature de l'Académie française (2003), écrivain de la Marine depuis 2005.

Nouvelles publications



DICTIONNAIRE AMOUREUX DES LANGUES, de Claude Hagège, dessins d'Alain Bouldouyre

Plon/Odile Jacob, 2009, 736 p., 25 €

Le seul titre de cet ouvrage, « *inspiré par l'amour des langues, qui peut être un des aspects de l'amour des gens* », devrait suffire à charmer nos lecteurs et à rendre inutile tout compte rendu. Aussi attrayant que savant, il nous entraîne dans une merveilleuse promenade, souvent insolite, parmi ces innombrables langues humaines « *qui ne sont pas seulement des agencements de sons, mais aussi de géniaux dispositifs à produire du sens au moyen de formes soumises à des règles, et ordonnées en phrases* ». Comment, du banda au yanomami, du bouriate au thaï, exprime-t-on des notions comme l'amour, la politesse, les lieux, la négation, le jeu, l'être ? Et les mystères des prononciations ? Bibliographie. Index des langues, tables des entrées. **Nicole Vallée**



LE PETIT LIVRE DES LIAISONS, de Jean-Joseph Julaud

Éditions First, 160 p., 2009, 2,90 €

Non seulement l'introduction de l'euro a mis beaucoup de troubles dans les portefeuilles, mais il a considérablement perturbé notre langue. Fatigué, révolté, scandalisé d'entendre des « cent-z-euros » et autres monstruosité, Jean-Joseph Julaud a écrit un véritable traité des liaisons, autrement dit un « petit répertoire des pièges à éviter ». Il tient en un minilivre de poche qui peut entrer dans la poche à pochette. Dorénavant, si vous commettez la moindre faute, vous le faites exprès. Dans ce microvolume, vous trouvez un test d'europathie, une feuille de soins, les critères de la dénasalisation, toutes les subtilités imposées par le *h* aspiré et même des exercices de rééducation si vous avez pris de mauvaises habitudes. Avec quasiment des tables, des suites d'exemples. Désormais, vous ne pourrez plus approcher les liaisons dangereuses qu'avec ce compendium de sagesse et de pédagogie. **Jacques Dhaussy**



« NOUS, ON N'AIME PAS LIRE », de Danièle Sallenave

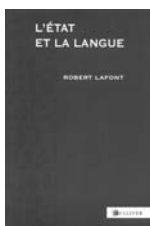
Gallimard, 2008, 162 p., 11,50 €

À trois reprises, au cours de la même année, Danièle Sallenave, professeur d'université, s'est rendue à Toulon, au collège de La Marquisanne situé dans ce qu'on appelle par un doux euphémisme une « zone sensible ». L'objectif était de tenter de donner le goût de la lecture à des élèves de 3^e. Dans cet établissement d'éducation prioritaire, dit « ambition réussite », l'un des élèves déclare « *Nous, on n'aime pas lire* », d'où le titre de l'ouvrage ! Pourquoi ? L'auteur tente d'y répondre. On imagine sans peine toutes les raisons qui peuvent être avancées. Mais ce reportage est l'occasion d'une foule de réflexions passionnantes, dans des chapitres brefs et agréables à lire sur l'environnement socio-culturel, les bandes, la formation des maîtres, les inquiétudes de l'adolescence, la mixité ou encore l'enseignement lui-même. Le diagnostic pourrait se résumer à cette remarque : « *Pour les élèves, la réponse est simple : s'ils échouent, c'est qu'on n'en fait pas assez pour eux... Qui pourrait le croire en voyant la richesse luxuriante des "salles informatique", des médiathèques, et même des ateliers des sections d'éducation générale et professionnelle adaptée (SEGPA) ? Mais les élèves ne parlent pas de cela ;*

ils ne demandent pas plus de médiathèques et d'ordinateurs. Ce qu'ils disent, c'est que leur échec est "la faute des professeurs". Naturellement, ils feraient bien de s'en prendre à eux-mêmes, à leur désinvolture, à leur manque "d'investissement", comme on dit. »...

Étude scrupuleuse d'un milieu, faite sans idée préconçue et, comment ne pas le sentir, enquête menée avec lucidité, sympathie, amour du métier, par un professeur qui a aussi celui de ses élèves, de ces jeunes qui ne manquent pas de ressources... Ils sont souvent arrachés à eux-mêmes parce qu'ils obéissent à un instinct grégaire qui les porte davantage vers le foot que vers le savoir. La plupart du temps, ils pensent que les diplômes ne servent à rien. Ce qui ne les empêche pas de constater que n'en avoir pas risque de peser sur toute leur existence. Comme d'autres jeunes, ils parlent souvent par onomatopées et pourtant ils savent savourer un mot rare, un terme poétique, absent du langage courant.

On aimerait citer des paragraphes entiers, mais on ne peut qu'inviter à découvrir ces pages alertes qui se lisent comme un carnet de bord émaillé de réflexions pleines de sagesse : « *Un écrivain n'est ni mort ni vivant, il est dans ses livres. Tous les auteurs sont nos contemporains puisque nous les lisons.* », « *L'accès au livre, plus que tout, réclame des "passeurs".* » Pour accéder à l'imaginaire, au rêve, et tous les enfants ont droit « *à cette paix peuplée* ». **J. Dh.**



L'ÉTAT ET LA LANGUE, de Robert Lafont

Sulliver, 2008, 224 p., 21 €

Cet ouvrage érudit a pour auteur un universitaire, historien de la littérature comme des sociétés, ardent militant de la cause occitane. D'aucuns pourront être agacés, voire choqués, par ce tableau sans concession d'un État centralisateur, imposant son hégémonie en instrumentalisant et codifiant l'outil linguistique. De la Grèce antique à la mort d'Henri IV, les littératures d'oc et d'oïl cohabitaient harmonieusement, jusqu'à ce que le pouvoir donne une fois pour toutes la primauté culturelle du Nord sur le Midi, et de la langue d'oïl sur la langue d'oc. En tout cas, les passionnés d'histoire de France, de littérature et de linguistique seront comblés. Utile index des noms cités. **N. V.**



LE NOUVEAU JOURDE ET NAULLEAU. PRÉCIS DE LITTÉRATURE DU XXIÈ SIÈCLE, de Pierre Jourde et Éric Naulleau

Mango, 2008, 180 p., 13,50 €

Des classes primaires aux études secondaires et universitaires, de doctes manuels, avec la bénédiction de l'Éducation nationale, nous précisent quelle quantité d'admiration – ou de méfiance – il sied d'accorder aux grands, moyens, voire petits auteurs de la littérature française. Mais que penser devant le raz-de-marée qui submerge chaque année les rayons de nos librairies ? Quelle opinion émettre ? Quel jugement proférer ? De gros tirages garantissent-ils la qualité ? Ou bien est-ce tout le contraire ? Lecteurs embarrassés, voici que vole à votre secours « le petit livre noir du roman contemporain », le Jourde et Naulleau, avec ses analyses d'extraits, ses présentations didactiques, ses exercices et leurs corrigés, sans oublier ses subtiles notes en bas de page. Voici épinglés avec une douce ironie les auteurs en tête des ventes de ces dernières années, les Lévy Marc et Bernard-Henri, les Angot, Chapsal, Gavalda, Jardin, Sollers et les autres... Deux exemples seulement : « *L'œuvre romanesque de Marc Lévy est remplie d'amour, de bonté et d'aménagement intérieur des lofts.* » « *La force du style de Marie Darrieussecq tient en grande partie à cet art consommé de l'onomatopée.* » **N. V.**

Nouvelles publications



SUR LE BOUT DE LA LANGUE. TOUT SAVOIR SUR LES ORIGINES MÉCONNUES DES EXPRESSIONS DE NOTRE LANGUE, d'Arnaud Simon

Éditions Favre, 2008 (3^e édition augmentée), 224 p., 18 €

200 locutions seulement, ici, et pas de véritable bibliographie... Mais, mais, une amusante succession des expressions, dans les explications desquelles se glisse un mot renvoyant à l'expression suivante, « selon une logique de fil en aiguille ». Et si les expressions relèvent du déjà connu, les explications, elles, valent leur « *bezant d'or* »... ou leur « *pesant de cacahuètes* », au choix, par leur verve, leur pertinence et leur humour. **N. V.**



LES 500 EXERCICES DE GRAMMAIRE - avec corrigés, de Marie-Pierre Caquinet-Gündüz, Yvonne Delatour, Jean-Pierre Girodon, Dominique Jennepin, Françoise Lesage-Langot, Pascal Somé

Hachette, 2007, 255 p., 8,90 €

Cet ouvrage est destiné aux étudiants étrangers, adolescents ou adultes. Il propose des exercices d'entraînement (correspondant au niveau B2 du Cadre européen commun de référence), succède aux **Exercices de grammaire** (niveau B1- Hachette, 2005) et se réfère à **La Nouvelle Grammaire du français** (Hachette, 2004). Ces exercices sont d'un bon niveau de langue et devraient être particulièrement utiles aux étudiants qui préparent les épreuves de français des examens d'entrée des universités ou les concours administratifs. À leurs professeurs, ils peuvent offrir des pistes intéressantes. Fruit d'une collaboration étroite entre des professeurs de FLE (français langue étrangère) et linguistes, ce recueil fait preuve d'une clarté d'esprit et d'une rigueur remarquables. À l'intérieur de chaque chapitre, les notions sont abordées de façon progressive jusqu'à la fin, où un bilan reprend les principaux éléments abordés. Les exercices renvoient à des situations de la vie quotidienne, rédigés dans un style de langue courante, ou à des sujets d'actualité rédigés dans une langue écrite d'un registre soutenu. La présence de corrigés à la fin du volume permet à l'étudiant de s'entraîner individuellement pour acquérir des connaissances nouvelles ou surtout pour raffermir une pratique de la langue encore hésitante. Oserai-je ajouter que de nombreux francophones gagneraient à s'essayer à ces exercices qui couvrent une grande partie de la grammaire française ? **Claudie Beaujeu**

À signaler :

- **ET SI ON DANSAIT ?**, d'Erik Orsenna, de l'Académie française (Stock, 2009, 144 p., 14,50 €).
- **LE FRANÇAIS ADMINISTRATIF. ÉCRIRE POUR ÊTRE LU**, d'Alfred Gilder (Éditions Glyphe, 2009, 2^e édition revue, augmentée et préfacée par Claude Hagège, 372 p., 22 €).
- **FAUTEUR DE TROUBLES. PETIT PRÉCIS D'ORTHOGRAPHE À L'USAGE DES RÉCALCITRANTS**, de Marie-Dominique Porée-Rongier (Éditions First, « Au pied de la lettre », 2009, 292 p., 9,90 €).
- **PORC OU COCHON ? LES FAUX-SEMBLANTS**, de Jean-Loup Chiflet (Chiflet & Cie, 2009, 190 p., 12,95 €).
- **BONNET D'ÂNE... ET PALME D'OR. AU SECOURS, NOTRE ÉCOLE FONCE DANS LE MUR !**, de Claire L'Hoër (Michalon, 2009, 160 p., 15 €).
- **LÂCHE PAS LA PATATE. MOTS ET EXPRESSIONS FRANCOPHONES**, de Marie Treps, illustré par Gwen Keraval (Le Sorbier, 2009, 128 p., 15 €).
- **NÉOLOGIE**, de Louis-Sébastien Mercier [1740-1814] (Belin, 2009, 592 p., 26 €).
- **LES MOTS DE BRASSENS. PETIT DICTIONNAIRE D'UN ORFÈVRE DU LANGAGE**, de Loïc Rochard (Le Cherche-Midi, 2009, 358 p., 15 €).